





Rope  
Fernand Gaillard  
Martigny

---

Joseph Spahr .

[Vie et farces de  
Pierre Bouchez, de  
Lourches.]



79/624

[ca 1890]



Pierre Bruchez est né à Lourtier (Bagnes)  
le 29 juin 1840.

Il était le fils de Joseph Bruchez et de  
Rosalie Jaquemin.

À l'âge de trois ans, un jour que son  
grand-père, M. Jaquemin, le tenait sur ses  
genoux, il lui fit cette sortie:

Grand-père, il te faut m'acheter un  
cheval de bois.

Mais, mon petit, celui que tu as là est  
encore en bon état.

Moi aussi je suis en bon état et, papa,  
tu m'as fait cadeau à ma manian d'une  
sur!

On l'envoya à l'école de  
régent M. Justin Nicollier,  
act. de Berne et Vevey

Comme écolier, dès les premiers moments, il se montra au grand jour : paresseux, tapageur, grand amateur d'école buissonnière.

Le dimanche pour lui ne devait pas être consacré à l'étude et, de ce fait, le lundi matin ne sachant pas sa leçon, il pleurnichait :

— Maman, j'ai mal à mon ventre, je peux pas aller à l'école.

— Reste à la maison, mon petit. repose-toi ! Tu t'es un peu fatigué hier, voilà !

— Maman ! maman ! Je souffre tant.

— Attends, que je va te préparer des œufs.

Et le petit Pierre, de rire aux éclats sur la bonne réussite de sa comédie.

Le mardi, bien dispos, ne souffrant plus de son ventre, il prenait tristement le chemin de l'école. Quelques moineaux tristement sur la haie du chemin, à les chasser à travers le bois, ce qu'il fût certain que la classe était passée. Alors un peu. Il poussait sa promenade par le forêt de Proz-Frey, puis

- fumer toutes les cheminées du village, il venait gentiment attendre la sortie de ses condisciples dans le corridor de l'école.

Le mercredi matin était consacré à jouer aux boutons et aux marbres après midi; quelquefois, comme cela arrive à tous les joueurs, il gagnait, mais plus souvent il perdait. Cela lui importait peu puisque le jeudi matin il retournait à l'école plutôt pour couper les boutons des „ *blautzet* “ (sorte de redingote aujourd'hui démodée), de ses plus proches voisins qui étaient sûrs d'aller à la maison se faire recoudre de nouveaux boutons de cuivre ou de laiton, suivant les fortunes.

Le vendredi et le samedi il assistait régulièrement à l'école, mais ne s'appliquait à autre chose qu'à jouer des farces à ses petits amis, dont il parvenait à exaspérer la colère au point de recevoir de leur part quelques instructives volées.

Les jours, les semaines se suivaient et se ressemblaient toujours; à la fin de l'année, Bruchez Pierre, en queue de ligne, se vit passer devant le nez le prix qu'il aurait mérité s'il avait été plus studieux.

Le 3 novembre 1848 arriva et notre héros prit plus courageusement que l'année précédente le chemin de l'école. Il ne fit pendant cette année-là que quelques échappées mémorables. C'était vers le mois de juin, à l'école, une petite chambre en bois noircie par la fumée, mal éclairée, remplie de petits diables, ayant besoin d'air, il y faisait une chaleur suffocante et malgré la bonne volonté dont ils étaient animés, Pierre Bruchez et Eugène Corthey jugèrent à propos de prendre la clef des champs une après-midi. Mal leur en prit, parce que l'affaire fut sue par François D..., leur régent, qui s'empressa de les dissuader.

Cependant, à une heure, lorsque la cloche les appela à l'école, les deux écoliers ne s'y présentèrent pas, mais se dirigèrent vers la partie supérieure du clocher, à l'effet de jouer au „ bouc “.

Au moment où le jeu devenait le plus intéressant, ils entendirent un bruit de pas dans les échelles..... De cacher les cartes fut l'affaire d'une seconde. Mais se cacher eux mêmes !! Où..., ? ! ....Comment ? !

Eugène Corthey, avec l'agilité d'un singe, monta sur la charpente des cloches, tan-

dis que Pierre, s'accrochant au battant de la „ Marie Madeleine “, monta dans son intérieur et s'y tint suspendu.

Le vénérable instituteur, arrivé au dernier étage, d'un coup d'œil vit Corthey, blotti dans un coin sur la charpente, mais il ne songea pas à visiter l'intérieur des cloches pour trouver Bruchez. Il fit descendre C., et le prenant par l'oreille le conduisit à l'école et le soir, à la sortie de celle-ci, de la même manière il l'emmena chez ses parents. Bruchez, après s'être bien ennuyé de devoir s'amuser tout seul, comme d'habitude, rentra à l'heure réglementaire ; mais il se promit bien de ne rien étudier ce soir-là de la leçon du lendemain pour récompenser le régent de son trop de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs.

Le lendemain matin à l'école il fut le plus parfait des ânes ; il ne voulut rien lire, ne sut réciter un seul mot de sa leçon de catéchisme et le régent crut le punir en main de maître en ne lui permettant pas d'aller dîner. Mais à l'ouïe de cette condamnation l'espiègle sauta de joie ; il était accompagné d'Eugène ; c'était ce qu'il lui fallait.

Entre eux, ils eurent d'abord machiné quelque chose de grandiose à faire au pauvre régent. Avec beaucoup de peine ils se procurèrent des immendices qu'ils renfermèrent délicatement dans un morceau de papier joseph — et l'entourèrent élégamment d'un étroit ruban de soie rouge. Eugène Corthey souleva le couvercle du siège du pupitre et Bruchez l'y déposa religieusement, en conservant le plus admirable sang-froid. Après quoi, pour tromper la faim qui commençait à travailler leurs estomacs, ils se mirent à jouer au bouc. Après quelques parties la cloche annonça que les élèves allaient rentrer à l'école.

Quand tout le monde fut là, il parut à Bruchez et à Corthey que la plus nauséabonde odeur régnait à l'école, mais pour ce jour-là personne ne ressentit le peu agréable parfum.

Le lendemain dans l'après-midi, Bruchez remarqua que le régent humait quelque chose de désagréable, il s'empessa de le renseigner de cette manière :

— Monsieur le régent !

— Qu'est-ce que vous voulez, Bruchez ?

— Corthey, il a p... !

— Non, Monsieur, ce n'est pas vrai !

— Mais si, je sens l'odeur d'ici !

— Ce n'est pas moi, je n'ai rien fait, rien !

— Taisez-vous !

Et sur cela, Corthey, de donner une tricotée d'importance à Bruchez, qui, d'ailleurs, n'a jamais senti les coups.

Cependant, le régent commençait par s'inquiéter de la provenance de cette drôle d'odeur ; il avait déjà visité dans son tiroir et n'ayant rien trouvé de suspect, il se mit à regarder sous l'estrade sur laquelle était posé le pupitre, le succès fut le même, il crut bien faire de regarder dans la banquette qui lui servait de siège, il remarqua un petit paquet très bien fait, entouré d'un joli ruban rouge. Intrigué par la découverte de cela, il s'en empara vivement, trop vivement même, puisque ses doigt s'enfoncèrent dans l'intérieur du paquet.

Reconnaissant en cela une farce de Bruchez, il voulut lui lancer tout le contenu à la tête.

Comme s'y prit-il ? ! Mystère !

Ce que chacun put croire, c'est que le malheureux régent eut la désagréable surprise d'aller à la fontaine se laver la pauvre manche si méchamment salie.

\* \* \*

Dès lors, Bruchez fréquenta l'école de son village pendant six ans. Jamais ses régents n'eurent à se plaindre de lui comme écolier.

Toutefois, s'il était devenu studieux avec l'âge, il était aussi devenu impitoyable pour les filles.

L'école du Châble se clôturait ordinairement au quinze août et, comme il connaissait par cœur le catéchisme, l'histoire sainte et la grammaire Lhomond, seule chose que l'on croyait nécessaire d'enseigner en ce temps-là, il prenait chaque soir le chemin des mayens pour déranger le sommeil des jeunes filles ou des vieilles femmes.

Au 18 août 1854, M. Joseph Bruchez reçut une lettre de son frère, Zacharie Bruchez, recteur à St-Pierre-des-Clages, qui le priait de lui envoyer son fils Pierre, pour lui tenir compagnie et lui servir d'enfant de chœur.



Le 20 août, son baluchon sur les épaules, Pierre quittait le Châble pour se rendre à St-Pierre-des-Clages. En route, il eut l'avantage de dépasser un vieux bonhomme du Sépey; connaissant sa surdité, il accentua fortement :

— Iau vo zalla ?

— Vigeo tanqu'a Chain-Triphon, mon dœ que n'avait iun que chavai fire rindere li volo.

Pierre lui fit signe que la personne qu'il cherchait était sa personne même.

— Ite vo vô ? bravo parin ! méjinte d'alla couri ba li areai.

Ils descendirent ensemble jusqu'à Martigny, au buffet de la gare, où le vieux, pour fêter sa nouvelle connaissance, l'arrosa de quelques chopes de bière, tout en causant du vol qu'il s'agissait de faire rendre.

Le vieux lui conta qu'on lui avait dérobé deux sonnailles suspendues au cou même de deux vaches à la montagne du „ Ci Blanc “. Les voleurs présumés étaient des contrebandiers.

Pierre lui donna quelque conseil qu'il parut ne pas comprendre puisqu'il lui de-

manda par écrit ce qu'il s'agissait de faire pour faire rendre le vol.

Voici la recette qui devait conjurer les voleurs :

*A se procurer :*

Les pattes du diable, au pied du Mont-Combin ;

Une livre de vent bien froid ;

Du jus d'enclumes, plein un panier ;

Du son de cloche, un petit sac.

Faire cuire le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il ait pris la couleur du chien enragé, alors les sonnailles seront remises au cou des vaches.

Le vieux bonhomme, satisfait, remonta à son village, tandis que Bruchez, tout content d'avoir exempté le pauvre vieux de faire un voyage inutile à St-Triphon, prenait le chemin de St-Pierre-des-Clages.

Le bruit, que le neveu du recteur de St-Pierre faisait restituer les vols courut de vallées en vallées, de vallons en vallons et bientôt il ne se parlait plus que de sa magie et des châtimens qu'il infligeait aux malheureux voleurs.

Un municipal de Chamoson à qui on

avait soustrait deux pièces de fromage, vint un jour le chercher et lui raconter son affaire tout en l'avisant au préalable qu'il ne croyait pas à la magie mais que la personne dont il soupçonnait le croyait très fortement. Cette personne était son domestique.

Pierre alla donc chez le municipal, ayant dans sa poche un vieux bouquin en latin, qui servait à l'usage des vétérinaires. Le patron le fit asseoir, tout en disant à son infidèle domestique :

— Bartolomey, va cercé ouñ zanon de vin, porta ouñ vërro por te — cela fait il dit :

— Pierre, tu ne sais pas, on m'a volé deux pièces de fromage et comme je sais que tu sais faire rendre les vols, je te prierais de me rendre ce service. Ceci était dit par devant l'inculpé même.

— Oui, tout de suite, j'ai, l'Auteur, sur moi vous n'avez qu'à m'apporter une grande chaudière à lessive et une chaîne de vache, et une bonne brassée de bois, avec laquelle vous allumerez au milieu de la cuisine un grand feu. Je veux bien me charger de faire venir le voleur et les fromages, accompagné par le diable.

— Bartolomey, va fire foa a la cosena

u meitin! ta bien comprei sin que la doe Pierro?

Le domestique tremblant commença par apporter une pauvre brassée de bois, qu'il dut redoubler; puis il alluma des allumettes qu'il avait soin d'éteindre aussitôt allumées, il apporta une petite chaudière que le sorcier lui ordonna d'échanger sur le champ avec une grande dans laquelle il avait pris celle-là.

Enfin, les prières jaculatoires commencèrent à être lues, la flamme dévorait de ses mèches vagabondes le bois résineux qui exhalait une odeur d'encens.

— Combien y a t'il de temps avant que le diable arrive avec sa fourche? s'hasarda à demander le domestique.

— Il y a encore un quart d'heure, mettez seulement beaucoup de bois sous la chaudière parce que le gredin mérite d'être un peu grillé. Quand le diable arrivera le voleur sera mis sous la chaudière rougie et je la frapperai avec la chaîne; chacun de mes coups se feront sentir jusque dans la moëlle des os, tous les jours de sa vie,

Au bout d'un instant il lui demanda encore :

— Est-il d'abord là ?

— Il va sortir de l'enfer à présent !

Humblement les mains jointes il se jeta aux genoux de notre sorcier et dans cette cruelle position il lui dit :

— S'il vous plaît renvoyez le diable, c'est moi qui ai pris les fromages. Et il se mit à sangloter amèrement.

— Malheureux ! que vous êtes, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant, maintenant le diable est en route, il est déjà au pont de Riddes, il m'est difficile de le faire retourner en arrière. Sur cela il se mit à feuilleter son bouquin, et faire le contre-mendement en commençant par dire :

*Retro Satana !,....*

Le patron qui avait assisté à toute cette comédie, du guichet qui communiquait de la cuisine à la salle, se tordait les côtes de rire.

S'il fut un rôle bien joué ce fut celui-là ; le domestique abandonna à son maître lésé le salaire d'une année pour le prix des deux pauvres fromages qu'il avait dérobés.

Je n'ai pas besoin de vous dire la récompense que le jeune sorcier reçut du municipal,

Barthélemy, pour cacher sa honte, et après

avoir vendu son pauvre lopin de terre qu'il possédait, partit pour l'Amérique.

\* \* \*

En sortant de la maison du municipal, Bruchez remarqua sur la porte d'un mazot, une petite hache qu'il s'empessa de cacher immédiatement en pensant que l'on serait venu inévitablement chez lui pour la faire restituer,

Sa pensée ne fut pas trompée, le lendemain matin le dérobé vint le consulter sur la disparition d'une petite hache.

— Je ne prends pas la peine pour une hâche.

— Ce n'est pas pour la valeur de la hâche que je veux qu'elle me soit rendue, c'est pour en connaître le voleur.

— Cela est impossible, mon pauvre homme, vous ne pourrez jamais connaître le voleur d'un instrument tranchant, toutefois avec l'intervention des bonnes âmes je puis vous faire restituer votre hache. Si vous voulez que cela soit fait, vous laisserez ce soir la clef à la porte de votre cave, une chandelle de cire avec des allumettes sur le troisième tonneau, un verre sera aussi à sa place dans la cave sur le

tonneau qui contient le meilleur vin. Et si vous entendez du bruit, soit en parlant ou en chantant, vous ne descendrez pas, vous ne devrez pas avoir peur.

En parlant ainsi, Bruchez pensait que le mois d'octobre était bientôt à sa fin, que la vendange était bien cuvée et qu'il profiterait de cette licence accordée aux bonnes âmes pour aller soutirer un verre d'incomparable vin d'Ardon.

Quand vint le soir, accompagné de deux amis, il descendit dans la cave, après avoir déposé la hache devant la porte ils l'ouvrirent, puis s'avancèrent vers le troisième tonneau où ils trouvèrent un cierge bénit, ils l'allumèrent et ils partirent à la recherche du " petit „ tonneau; sur lequel un gros verre, très propre et posé bien en vue semblait les appeler.

C'était du vieux, il pétillait dans le verre, les jeunes gens furent honnêtes ils ne se permirent de boire que trois verres chacun; après quoi ils s'assurèrent de la fermeture bien conditionnée du robinet, ils éteignirent le cierge bénit, fermèrent la porte de la cave et ils s'en allèrent tranquillement comme ils étaient venus.

Le lendemain matin, l'heureux proprié-

taire de la hache vint remercier le sorcier, pour la restitution de son cher objet.

— Qu'ont elles fait?.... Qu'ont elles bu?

— Nous les avons entendu un moment. Elles n'ont pas fait long, elles sont parties, Etienne et moi nous couchons dans le même lit; au bruit de ces voix priantes Séraphique, prise de peur, est venue se jeter de son long au travers de notre lit.

Malgré ces deux succès collossals, Pierre Bruchez ne paraissait pas gouter beaucoup de faire de la magie; d'ailleurs en jouant de pareille comédie ne se moquait-il pas de ces pauvres paysans croyants? Et si cela viendrait à être découvert, ça aurait été le plus joli; par une distribution de coups de bâton d'importance on lui aurait fait passer le goût de faire de la magie.

\* \* \*

C'était quelques jours après la Toussaint, les boucheries à Saint-Pierre battaient leur train, de ci, de là, devant les maisons des cadavres sanglants étaient étendus sur la terre ou suspendus au moufle, ou ils étaient déplumés puis charcutés maladroitement.

Pierre se veillait de pouvoir ramasser des boyaux, de préférence ceux que l'on



appelle le sac; il les remplit d'eau sans savoir à quoi ils auraient servis.

Quand le soir la servante du recteur descendit à l'écurie pour voir si Zizi et le reste du bétail étaient tranquilles, il imagina une farce il rentra dans la chambre de la servante, et soulevant délicatement les draps, déposa dans le lit les boyaux remplis d'eau bien froide.

Vous pourrez juger de la frayeur de la bonne femme, quand entrant sous les draps déjà glacés, elle trouvait un pareil chauffe-pieds. C'était des cris effrayants, des pleurs de crocodiles.

— Pierre, vient voir ce que j'ai trouvé dans mon lit.

Et lui en chemise de se rendre à son invitation pour vérifier son étrange trouvaille.

— C'est peut-être le chat.....

— Zancro ! Mais comment le chat a-t-il pu mettre ça là dessous sans déranger les draps?!! Ce ne peut être autre que celui de dessous, d'ailleurs il me veut le mal du couteau, il a bien pu me faire cela.

Bruchez en voyant que l'accusation retombait sur le fermier, sortit en riant.

Le lendemain il lui fut possible, avec un

batz, donné à un gamin, de se procurer une vessie de porc, qu'il s'empressa de remplir d'eau et de la mettre pendant la journée dans les draps au pied du lit de l'infortunée servante.

Dès le crépuscule elle se refusa à sortir de la chambre à coucher de peur que le fermier, qui habitait l'étage inférieur, ne vint lui remettre quelque chose de désagréable sous ses draps.

A l'heure où elle allait d'habitude faire la visite des écuries elle pria l'inépuisable farceur d'y aller à sa place, ce qui fut fait, lorsqu'il revint, qu'il eut raconté à la servante la façon dont chaque bête était couchée, il lui souhaitait un bon repos et il sortit.

La bonne femme en se mettant au lit, avait paraît-il. l'habitude d'allonger vivement les jambes; et ce soir-là obéissant à son ancienne coutume elle fit éclater sous ses pieds la vessie. Elle pleura et tempêta toute la nuit. N'ayant pu dormir dans un lit entièrement inondé elle alla sur le matin se coucher dans le lit du recteur qui heureusement en ce moment était absent.

Le rectorat du Mont-Carmel, de Saint-Pierre-des-Clages, était un ancien manoir de famille. bâti en des temps immémorial, drolement construit, avec des escaliers tournants, à hélice, vrai casse-cou. Les fermiers restaient au premier et les recteurs au second.

Presque tous les recteurs de ce bénéfice moururent dans cette antique maison, que l'imagination facile des habitants de l'endroit peuplait de revenants, de spectres de toutes formes.

Chaque année dans le courant du mois de décembre vers Noël le rectorat recevait la visite d'un cordonnier et d'un batteur de blé, fournisseur et ouvrier habituels de la maison pour leur genre de travail.

Bruchez connaissant à fond toutes les histoires fantaisistes se rapportant aux anciens habitants du manoir, avisa le cordonnier de la pensée qu'il avait de faire une farce au batteur de blé.

Il venait de tomber une épaisse couche de neige, et le même soir en allant avec la servante faire la visite de l'écurie il en forma dans ces mains une grosse boule qu'il déposa dans le corridor conduisant à la chambre où dormaient les deux ouvriers.

Le cordonnier travaillait habituellement jusque vers les dix heures, tandis que le batteur de blé allait se reposer assez vite, alléguant de la fatigante besogne de la journée et du lendemain.

Entre minuit et une heure Pierre se leva et avec sa longue chemise de nuit il alla se frotter les mains avec la boule de neige; puis semblable à un somnambule il rentra dans la chambre des deux ouvriers et se dirigea droit vers le lit des deux dormeurs, les mains tendues en avant. Il posa doucement ses mains glacées sur la figure du batteur de blé, qui dormait au bord du lit. Celui-ci se réveillant en sursaut n'osa pas même ouvrir les yeux pour regarder le spectre qui lui faisait une si malencontreuse visite.

— Qui est cela pour la part de Dieu!

Bruchez à ces mots faillit éclater de rire et au lieu de lui répondre il le secoua violemment de manière que le vieux lit menaça de s'écrouler. Comme secoué par une main infernale toute la maison trembla..... Croyant sa farce accomplie il sortit tranquillement comme il était venu, les mains étendues en avant.

— Tu n'a rien entendu, Luisier? demanda le batteur.

— J'ai tout entendu, mais je n'ai osé sortir la tête de peur de prendre un coup d'air.

Le pauvre homme ne put dormir toute la sainte nuit. Le matin à l'heure du déjeuner il avait déjà battu une airée. Il s'empressa de raconter l'histoire de la veille en ajoutant : j'ai demandé à parler et pour toute réponse il me secoua violement.

— Comment était-il habillé? lui demanda le recteur incrédule.

— Je ne l'ai vu, que comme une ombre!

Le cordonnier finissait sa tâche le même jour mais cependant pour une nuit il couchait encore là.

Le jeune farceur pensa à cet effet une batterie nouvelle ; sur un séculaire fourneau en pierre ollaire, muré à la paroi de la chambre, était posée une grande bonbonne empaillée, mais pour faire une farce, elle était bonne vu qu'elle se refusait à contenir du liquide ; au-dessus d'elle dans la paroi était fixé un crochet.

Bruchez attacha un fil à coudre assez fort autour du cou de la bouteille, puis.

passant le fil sur le crochet il le conduisit par-dessus la porte jusqu'au corridor d'où il n'aurait eu qu'à opérer son intempestive sonnerie.

Très tard dans la nuit, doucement il alla tirer le fil. La bonbonne se souleva et retomba avec un bruit sonore sur le fourneau *zet... tac... zet... tac...*

— Qu'est cela pour la part de Dieu, s'exclama timidement le batteur de blé.

Bruchez alors tira fortement le fil qui se débarrassa du col de la bonbonne pour la jeter violemment à terre, où elle alla pour une bonne fois finir de se briser.

Après avoir totalement tiré à lui le fil complice, lestement il alla se reposer en riant sous cape de la bonne réussite de sa farce.

Au déjeuner, le batteur de blé raconta l'audition macabre de la nuit, ce fut un rapport détaillé au grand complet.

— Je n'ai rien entendu, moi, répondit le cordonnier.

— Je crois bien, tu ronflais comme un ours !

— Votre histoire est à faire dormir debout, je n'y crois rien.

— Tu en aurais bien peur si tu te sen-

tais poser sur la figure une main glacée, mon pauvre Pierre, un peu de foi ne te ferait pas de mal.

— Pour vous dire que je n'ai pas peur, ce soir, je veux aller coucher avec vous.

Et ainsi fut fait. Bruchez le tint longtemps éveillé en lui racontant des histoires de revenants les plus invraisemblables. Son imagination féconde lui permettait d'enrichir ces légendes par des images d'une effrayante réalité.

Le batteur de blé allait dormir plutôt de frayeur que de sommeil ; enfin vaincu par la somnolence, il commença à ronfler ; alors le farceur se retournant, toucha de la main une boule qui couronnait le pied du lit, il s'aperçut en la touchant qu'elle branlait, il l'arracha facilement et la lança adroitement par dessus le lit, il fit avant qu'elle ait eu le temps de toucher le plancher, semblant de dormir profondément.

Un bruit effroyable retentit dans la maison, le batteur de blé justement endormi se réveilla effrayé ; la boule comme une balle élastique sursautait encore sur le plancher.

— Pierre, as-tu entendu ???.....! dit-il en secouant fortement celui qui, pour ne pas

rire, mordait rageusement les draps de lit.

— Non je n'ai rien entendu.

— Tu n'as pas entendu le bruit qu'a fait cette pierre en tombant sur le plancher ?

— Absolument rien, mon ami.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, c'est la dernière fois que je coucherai au rectorat !

Il tint parole, le lendemain matin, il pria le recteur de lui régler son compte, l'avisant de son départ immédiat, dès lors quand le mois de décembre avec ses frimats et ses neiges permettent aux paysans de battre leur blé au fléau, le bonhomme ne repassa plus au rectorat de St-Pierre.

Pierre, qui, dans le fond, n'avait pas mauvais cœur le regarda partir, lorsqu'il vit le pauvre vieux son sac d'habillement sur l'épaule, marchant dans la neige jusqu'au genoux, son cœur se serra. Pour la première et dernière fois il regretta d'avoir voulu trop rire au dépens des autres.

\* \* \*

Sur le bord d'une fenêtre Bruchez trouva la poix que le cordonnier avait employée. Il pensa tout de suite de s'en servir à l'usage d'une farce ; l'affaire en un moment fut



composée. Un magnifique chat noir qui méritait de la gouvernante de la maison les soins les plus zélés en ferait les frais.

Le même soir lorsque tout le monde fut couché, il s'empara vigoureusement du chat, l'emporta dans sa chambre, échauffant la poix dans ses mains il lui en mit une certaine quantité autour des pattes, puis il prit des coquilles de noix qu'il avait préparées pour cet usage, ils les lui appliqua aux pieds. Puis ouvrant légèrement la porte de la chambre de la servante il l'y déposa.

Le matou se sentant dans son domicile habituel, la queue en panache, le dos voûté marcha dans la chambre à la conquête d'une caresse.

Les coquilles de noix produisirent, sous les pas légers du chat un petit bruit sec qui étonna fortement la gouvernante, sans que toutefois elle ne pensa de sortir la tête de dessous les draps.

Le chat se dirigea vers le lit, et croyant faire l'usage habituel de ses griffes il sauta comme d'habitude, sur la couverte, mais malheureusement les coquilles de noix ne purent s'enfoncer dans le tissu il retomba

violemment sur le plancher, poussant un cri perçant.

Le lecteur sans peine imagine le reste.

\* \* \*

Au temps où remonte l'anecdote suivante, le pétrole était inconnu des paysans et l'huile de noix servait ordinairement à l'éclairage et aux besoins culinaires.

La fabrication de l'huile de noix est intéressante : avant d'être soumise à l'action du foulon, les noix sont d'abord émondées, l'amande jetée dans un sac, et les coquilles au feu.

Ce premier travail n'est pas, comme on pourrait le croire, morose ; tout en cassant les noix le maître de la maison raconte des légendes, des farces.

Les paysans écoutent et rient !...

Les veillées sont longues et dans nos campagnes on ne parle pas de théâtre, café-concert et de tous les divertissements, que l'on peut jouir en payant, dans les villes.

Le fermier du rectorat avait choisi ses longues veillées de janvier pour faire cet amusant travail.

Reconnaissant Bruchez comme un farceur émérite, on l'invita, on causa beaucoup mais l'on travailla peu. Tout à coup, comme poussé par un ressort invisible, Pierre se leva et sortit.

Tandisque les veilleurs étonnés de ce départ silencieux se regardaient en se demandant „ il perché della cosa “, Bruchez ouvrait la porte de l'écurie et se dirigeait vers la place qu'occupait „ zizi “, une chèvre au manteau d'hermine, caressante à l'excès, mais avare de son lait.

Il la détacha et l'entraîna hors de l'écurie, dans la rue qui conduit à Collombey-St-Pierre ; arrivé là, il s'arrêta devant une écurie, il y ouvrit la porte qui livra passage à un mulet. Pierre lui laissa faire, puis il poussa dans le noir réduit la pauvre innocente „ zizi “ et il redescendit au rectorat tranquillement comme il était parti.

A onze heures, la gouvernante toute tremblante entr'ouvrit la porte de la chambre en disant :

— Chamuel (le fermier) m'en volo lo zizi.

— Pas ! ? bougro !

Sur ces mots tous les veilleurs se levèrent pour suivre le fermier et la gouvernante à l'écurie.

Naturellement, zizi n'était plus là.

Pierre s'assura préalablement du chemin qu'avait dû prendre le voleur en entraînant la chèvre.

— Il a passé par la porte, puis il s'est dirigé sur Chamoson, il est impossible de pouvoir suivre par ce temps les pas de zizi, les chemins d'ailleurs sont de verglas ! Mais peu importe avant que le matin soit là, si elle n'a pas passé un cours d'eau, elle sera de nouveau ici.

On remonta dans la chambre du recteur où, en hiver, pour économiser le combustible, on faisait la cuisine.

— Maintenant il vous faut faire un bon feu au fourneau, puis vous irez chercher un cœur de mouton.

La servante fit le feu, puis elle partit à la recherche du magique cœur de mouton ; elle se présenta à la porte de deux maisons, elles étaient fermées, elle revint à la maison.

— Vous n'avez rien trouvé ? Vous n'aurez peut-être pas été chez la personne que je vous ai indiquée !

— Mais oui ! j'y ai été, mais je n'ai osé entrer, parcequ'ils sont trop „grippieux“ (libéral.)

— Je vais y aller moi-même, en attendant allez chercher deux bouteilles de muscat de St-Léonard.

Il sortit de la maison en courant et se dirigea vers la maison du propriétaire du mulet, dont il avait laissé abandonner le domicile légal.

On veillait encore. Bruchez lui demanda en souriant malicieusement s'il aurait pu lui donner un cœur de mouton.

Tu peux aller le prendre, il est suspendu à la cuisine..... Ah ça ! il y a un moment, ma servante est descendue à l'écurie pour attacher le mulet, elle a trouvé, en échange de celui-ci, la zizi de M. le Recteur, tu es un malin farceur !

Pierre, aussi sérieux que si on l'avait accusé de vol, entra à la cuisine pour prendre le cœur, après quoi il revint de nouveau chez lui. En montant dans les escaliers, il sentit un délicieux parfum de vin cuit.

L'eau bouillissait ; il déposa sa viande sur une table et prenant une aiguille à bas qui se trouvait à sa portée, il l'a fit rougir dans le feu, après quoi, il piqua le cœur de trois trous. En accomplissant cette action, il expliqua à la servante que les

trois coups d'aiguille rougie, qui étaient marqués dans le cœur, étaient en ce moment enfoncés dans les parties du corps les plus délicates du voleur.

Il jeta son cœur dans l'eau bouillante.

Pour compléter sa magique opération, il s'aperçut bientôt qu'il lui manquait des feuilles de lierre.

— Allez me chercher des feuilles de lierre !

— Mon Dieu ! je n'ose pas sortir, moi.

— Et pourtant il me faut ça, si vous voulez revoir zizi !

— Allez les chercher vous-même, s'il vous plaît, il y en a assez en haut de Collombey-St-Pierre.

— Où ?.. Comment ?..... attaché à quoi ?..

— C'est facile, il y a un gros chêne à la droite.

— C'est encore bon que ce soit à droite !

— En montant d'ici, tout le tronc en est recouvert.

— J'y cours, pendant que je monte, remplissez le fourneau de bois.

Il sortit, mais il s'arrêta au devant de la porte pour écouter le train de la bonne femme : Elle lisait un livre de prière, cadeau que lui avait fait un Révérend Père

capucin. De temps en temps elle tisonnait son feu en disant d'une voix rageuse :

*Zancro ! fa qui broule ché que la volo lo zizi.*

Précipitamment, il descendit les escaliers et se dirigea rapidement vers le chêne séculaire sur lequel le lierre attachait ses lianes gourmandes. C'était bien comme lui avait dit la gouvernante. Sur la blancheur immaculée de la neige et le noir de la nuit, il découpait son profil immense, sévère et dénudé.

Il arracha une poignée de feuilles et au pas de course, il alla prendre sa chèvre à l'écurie, où il l'avait enfermée.

Elle avait fait des difficultés pour venir jusque là, cette noire solitude l'avait ennuyée ; maintenant pour revenir vers son domicile habituel, elle sautait, elle courait, mieux que son conducteur.

En passant près du torrent, prenant de l'eau dans ses mains, il en versa sur le dos de zizi, qui, n'estimant qu'à point cette douche d'un nouveau genre, s'empressait de se secouer avec un frisson de froid.

Il la conduisit à l'écurie, et il monta dans la chambre ; la servante à genou, le livre dans sa main gauche, elle tisonnait

son feu avec la droite en répétant :

— Zancro ! fa qui broule ché que ma volo lo zizi. Dans une chanre, (mesure ancienne d'étain), le vin chaud exhalait une odeur à tenter le moins récalcitrant buveur d'eau ; il s'arrosa le gosier, puis s'approchant du fourneau, il fit semblant d'assaisonner son cœur avec le lierre.

— Apportez-moi une feuille de papier bien blanc !

— Il y en a là sur la table.

— Cela ne vaut rien, c'est un journal. Prenez les bords ! laissez la date.

— Non ! allez me chercher une feuille au bureau de M. mon oncle.

Craintive, la gouvernante se leva, et apporta une feuille de papier qui, s'il était un peu jauni, avait été blanc.

Il s'empara du papier et, le déchirant en trois parties, il plongea chacune de celles-ci dans le bouillon, après quoi, il les jeta successivement dans la flamme pétillante.

Dans la poêle, le diable parut rire, c'était un rire sec, ironique.

— Maintenant l'opération est finie, si vous voulez voir le voleur de zizi, vous pouvez le voir.



— Zancro, si je le vois je lui déchire la figure des yeux au menton !

— Soyez prudente, sinon je ne garantis de rien. Ce qu'il y a de plus pressé, pour moi, est de vous persuader que réellement la chèvre vous est rendue, et prenant dans ses mains une grosse lanterne carrée, aux vitres noircies par la fumée, au point que sa lumière projetait une lueur blafarde qui ne permettait de voir qu'à deux ou trois pas de distance, on descendit à l'écurie ; la gouvernante se tenait, pour plus de sûreté, accrochée au derrière de son paletot. A la vue de la lumière zizi poussa un bêlement plaintif, elle ne put l'achever, la bonne femme s'était jetée à genou à côté d'elle, et lui prenant la tête dans ses mains elle la couvrit de baisers.

— Mais regardez donc si cette pauvre bête a été savatée, elle est toute mouillée, il l'a joliment fait courir....

— Tu as bien mérité dix francs, Monsieur te les donnera.

Le lendemain toute la commune de Chamoson le savait et chacun de venir s'assurer auprès de Bruchez de la vérité de la chose.

Quelque temps se passa, le recteur était rentré à St-Pierre des Clages, il avait la contume de célébrer la Ste-messe, avant l'aurore, et Bruchez, qui servait d'enfant de cœur, ne se trouvait pas toujours là lorsque le recteur avait besoin de ses services !?? Il lui fit transporter son lit dans sa chambre à coucher en se disant :

— Il faut qu'il soit rudement malin pour qu'il puisse s'échapper sous la vigilance de son oncle ! Pour quelque temps tout marcha bien. Pierre ronflait toute la nuit comme un bien heureux chrétien. Mais, arriva un soir où il fut pris d'insomnie, et dans son lit il ne lui était guère permis de se retourner, comme cela arrive en pareil cas de sortir, pour prendre un peu d'air, cela lui aurait fait du bien, mais comment faire ?

Une idée géniale lui passa par la tête.

— Echappe-toi en chemise comme si j'allais aux commodités. Il se leva donc tranquillement et il sortit de sa chambre. Une fois dehors, il s'échappa dans les escaliers et, passant derrière la boulangerie, il traversa la rue pour entrer dans une maison où se trouvait l'objet de son insomnie, qui l'accueillit les bras ouverts.

— Pourquoi tu n'es plus revenu ?

— Pas tant facile ! Mon oncle me surveille.

Jamais, comme ce soir-là, il dormit si bien ; tellement bien que, au matin, le soleil inondait de ses rayons le lit des amoureux. Un rêve étoilé, tissé de belles choses, occupait leur esprit. Bruchez se réveilla, stupéfait de cette brillante lumière qui se jouait dans la chambre et au dehors ; on était au printemps, les oiseaux faisaient entendre leurs gais concerts matinaux.

Comment faire pour sortir dans l'état qu'il était ? ! Et pourtant l'heure d'aller faire le service du chœur était passée ; au prix de se faire voir dans la rue il fallait sortir de là.

Ils se levèrent. Son amoureuse, devenue plus tard sa femme, descendit les escaliers, et ne soupçonnant aucuns encombres, elle partit d'un éclat de rire qui était le signal de descendre résolument.

Après lui avoir donné un dernier baiser sous la porte cochère, il s'arrêta pour voir si quelqu'un passait dans la rue.

Un chat seul se frottait calinement contre le mur opposé : il s'avança. Malheureu-

ment une femme venait d'apparaître au carrefour de la rue ; il chercha bien à esquiver ses regards, mais il fut aperçu.

Cette femme était, comme on l'appelait à St-Pierre, le tambour du village.

Il rentra derrière la boulangerie par où il était sorti et il monta dans sa chambre ; son oncle était, paraît-il, justement levé, il se gargarisait la bouche, opération que chaque prêtre fait avant de célébrer la messe.

— Ah ! la ! la ! Où as-tu été ?

— J'ai été au water-closet, puis comme j'avais mal au ventre, je suis resté un moment à la cuisine.

— Tu ne devais absolument pas rester pour cela au froid, tu devais t'habiller et sortir te promener, et non faire voir ta nudité à la servante ! Habille-toi vite, que je veuille aller célébrer ma messe.

Pour ce jour-là il l'échappa belle, mais cela n'empêcha pas le tambour du village de jaser avec toutes les femmes qu'il rencontra à la fontaine ou dans la rue.

\*  
\*     \*  
\*     \*

Deux jours plus tard le recteur reçut un ordre de l'évêque d'aller remplacer, le

curé de Granges. De ce fait, Bruchez était de nouveau libre. Aie ! quelle joie !

D'après une entente qu'il avait avec sa fiancée, il entra le même soir dans la chambre où fleurissaient ses amours. Remarquant dans un coin une quenouille inocupée, il l'enfila dans la cheminée, style français, et sur elle il suspendit tous ses habillements, du chapeau aux souliers, puis doucement il rentra sous les draps ; un épais duvet masquait admirablement bien le relief de son corps ; il se couvrit la tête d'un moëlleux oreiller et comme cela il attendit la venue de son ange.

Dans l'attente, il commença à s'endormir ; un rêve d'amour, d'hyménée enguirlandé de roses sans épines, l'agrémenta.

Un artisan qui était établi depuis de longues années à St-Pierre-des-Clages venait d'arriver d'un pays où le „zoleil était grande comme un fromage“. N'ayant point de lit préparé chez lui, le patron de la maison lui offrit, pour ce soir là, la chambre où précisément notre ami Bruchez ronflait de toute la force de ses robustes poumons.

L'Italien, fatigué de son long voyage pédestre, ne se fit pas prier pour aller se coucher.

En entrant dans la chambre qui lui était

réservée il fut étonné de constater de par ses oreilles que quelqu'un y ronflait déjà. „Giro a sinistra“, il ressortit précipitamment comme s'il avait eu le diable à ses trousses.

Quand il se présenta chez le patron de la maison il ne pouvait articuler une parole, tant il était effrayé.

— Qu'y a-t-il ?

— I en a déjà ouno qui dorme, y ronfle common bof !

— Bon ! bon ! Qui peut donc être cet abruti et, prenant sa chandelle, il monta.

L'Italien par le bruit qu'il fit en sortant avait réveillé Bruchez, qui, au moment où le patron se disposait à monter, se tenait bien coi dans le lit, de peur d'être aperçu.

Le propriétaire fouilla du regard sous le lit. Les couvertures de celui-ci n'étant pas dérangées, il regarda dans l'armoire, mais ne voyant pas l'ombre d'un ronfleur, il sortit en plaisantant l'Italien sur sa peur mal fondée et, fermant la porte à clef, il descendit.

Pendant ce temps, Pierre se leva, et silencieusement, il s'habilla, jugeant que pour cette nuit-là, il lui était inutile de penser de pouvoir se reposer à côté d'elle.

En mettant son chapeau et en prenant ses souliers il entendit le patron qui disait :

— Philomène, montez à votre chambre pour faire sortir celui que j'ai enfermé dedans; tenez, voici la clef. Bruchez se dissimula le mieux possible derrière la porte et quand sa fiancée entra, craintive, il lui éteignit la chandelle et, se faisant un passage, il sortit sans dire un mot.

Quelques jours plus tard, par une circonstance tout à fait fortuite, il fut encore le héros de l'anecdote suivante :

L'étranger qui <sup>\* \* \*</sup> visite le Valais, pour la première fois, après quelques entretiens avec ses habitants, reconnaît en eux un respect et une foi sublime, dirai-je, pour ce que leur religion enseigne.

Pouvons-nous pour cela, comme beaucoup le font, les accuser de manque de patriotisme ? de manque d'instruction ? de savoir-faire ?

En matière de patriotisme, le soldat valaisan est aimé de ses officiers et très estimé comme militaire.

En fait d'instruction on n'a qu'à consulter la statistique que la Confédération suisse publie chaque année, pour se convaincre du degré élevé d'instruction de nos recrues valaisannes.

Comme savoir-faire, peut-on leur reprocher quelque chose ? Nous avons des Valaisans, célèbres dans l'industrie hôtelière. Nous avons des guides émérites, que la fatigue ne saurait vaincre. Nous avons des artisans connaissant leur métier aussi bien que ceux des villes. Le Valais a toujours eu des poètes, des écrivains, des peintres, des architectes.

La foi avant tout, disaient à leurs enfants nos grands pères, et, n'est-il pas de notre devoir à nous autres de le répéter à nos enfants ?

De Bruchez nous pouvons dire qu'il a été formé, en matière de religion, par son oncle, prêtre qui comprit les devoirs sacrés, attachés à son saint ministère, avec toute la vigoria de son caractère sacerdotal.

Par un samedi soir Bruchez se trouvait seul dans sa chambre, la gouvernante étant allée traire les vaches. Une fille d'une commune voisine vint frapper à sa porte.

— Que désirez-vous ? lui demanda Bruchez.

— Nous sommes cinq filles de R..., nous voudrions nous confesser ! voudriez-vous dire à M. le Recteur de bien vouloir descendre à l'église ? ! ?



— Allez dire à vos amies que M. le Recteur va descendre de suite, je vas l'avertir.

Obéissant à une habitude, il venait inconsciemment de dire un mensonge, puisque son oncle desservait la paroisse de Granges. Comment faire pour se disculper??! Une idée infernale lui passa dans la tête, il se ferait confesseur!

Prenant dans une armoire une vieille soutane appartenant à son oncle, il la cacha soigneusement sous sa blouse, il descendit au prieuré où il rentra dans les étroits couloirs, par où se rendaient à l'église les carmes et les trappistes. En marchant, il lui semblait entendre quelqu'un lui chuchotter dans les oreilles pour le dissuader de non accomplir l'acte sacrilège qu'il allait commettre.

Il endossa résolûment sa soutane et fit accès dans l'église que la nuit assombrissait au point de ne rien pouvoir distinguer; il entra au confessionnal et il se mit à prier Dieu afin qu'il lui pardonnât le péché qu'il voulait commettre.

Les filles entre elles chuchottaient :

— Le recteur est là, vas-y.

— Je ne suis pas prête, vas, toi.

— Je n'ai plus que le dernier commande-

ment à examiner. — Et bien j'irai moi !

Une jeune fille qui pouvait avoir ses vingt ans entra au confessionnal et, après avoir fait les prières d'usage, elle dit :

— Mon père, il y a longtemps que je ne me suis plus confessée ; aussi, je désirerais faire une confession générale, je vous prie de m'aider à bien la faire.

La confession commença. Bruchez, grave comme un capucin, derrière sa grille, l'interrogea sur tous les commandements transgressables, mais en particulier sur celui qui dit : Œuvre de chair ne feras, qu'en mariage seulement. commandement dont il n'avait jamais su comprendre la signification !

La fille, comme si elle se serait trouvée au devant d'un vieux prêtre, lui confessa tout ce que ses passions charnelles lui occasionnaient en fait de repentir.

Le confesseur improvisé se sentit faillir, ... ses yeux s'obscurcirent, ... son corps trembla, il ressentait pour la première fois... les jouissances charnelles !!

Bruchez lui accorda l'absolution de ses fautes en lui donnant pour pénitence, de faire, en priant, le même soir dans l'église de St-Pierre-des-Clages, le chemin de la croix.

C'était la vengeance du confesseur !

— Ah ! quel bon confesseur, il ne m'a pas fait un seul reproche.

— C'est vrai ! ? ? ?

— Oui ! oui !

Une autre jeune fille, de 17 à 18 ans, rentra au confessionnal. C'était une vierge ; la confession de celle-ci n'était pas faite pour intéresser Bruchez.

Il lui fit quelques sages avertissements, puis, après lui avoir donné l'absoute, il la pria de dire aux trois autres, qui attendaient leur tour, de bien vouloir aller se confesser chez leur pasteur, à R.....

— Je ne me rappelais plus, ajouta-t-il, je dois aller administrer un moribond à Chamoson, il faut que je m'y rende immédiatement.

Et sur cela, il traversa l'église et il sortit par où il était venu ; une fois dans le couloir, il enleva vivement la soutane et, si le diable l'avait chassé, il n'aurait été plus pressé de rentrer au rectorat.

Un moment après, la gouvernante, blême de colère, se présenta à lui, reposant, semblable à une matronne, ses deux poingts fermés sur ses hanches.

— Vous avez été confesser des filles à l'é-

glise, espèce de vaurien que vous êtes.

— Mais non, ce n'est pas moi. Je ne suis pas sorti d'ici. J'ai vu sortir un prêtre de l'église, il est descendu du côté de Riddes.

— Ah ! c'est cela, c'est un prêtre étranger, ricana la gouvernante, en voyant qu'elle n'avait pas gain de cause avec lui.

Et tout cela se passa comme ça. Bruchez, semblable au prêtre, ne dévoila jamais la confession, et la vieille gouvernante n'accusa plus que le prêtre étranger. . . . .

\* \* \*

L'imagination naïve des paysans hante les châteaux historiques, comme devant receler dans leurs murs des trésors d'une valeur immense.

Beaucoup de nos castels de tours crénelées, ayant défié crânement les injures du temps, furent minés, démolis, dans le but de rechercher, dans leur sein, des sommes d'or fantastiques. Je citerai, comme ayant disparu sous les coups insensés, le château épiscopal de Chamoson, le castel de Brignon (Nendaz.)

L'ouvrier, que la soif de l'or a guidé jusqu'à abattre les derniers vestiges de ce

que fut une maison historique, témoin de tant de plaisirs, qu'ont inondés des pleurs et des gémissements plaintifs, ne pense pas au tort qu'il fait à la science, aux étudiants, aux historiens de l'avenir en particulier ; brutalement, des entrailles de la terre il arrache la dernière pierre sous laquelle il croyait voir briller le fruit de sa convoitise..... Rien..... s'écrie-t-il, pris de rage, et les échos sourds des souterrains lui répètent longtemps après, comme un cri de terreur. . . . Rien !!

Découragé, il jette sa pioche et sa pelle pour s'asseoir un instant. Inconscient du mal qu'il vient de faire, il examine le travail qu'il a accompli tout seul, il regarde le granit taillé en appareil que péniblement il a soulevé ; et sa pensée s'arrête là !!

Dans la Trappe de St-Pierre-des-Clages, appelée vulgairement, le Prieuré, il y avait une boulangerie qui avait servi aux religieux. Brûchez la visita un jour ; le plafond s'était écroulé sur les dalles de la salle.

La maison, dans sa construction était bien faite pour une retraite monastique. Ces longs corridors, ces cellules que les trappistes avaient animées de leur présence,

produisirent sur lui une rêverie calme, sentimentale.

Il lui semblait rencontrer des religieux, enveloppés dans leurs frocs blancs, lui dire la formule de salutation monastique : Frère, souviens-toi de la mort. . . . !

Il était venu là dans la pensée de découvrir un trou, où il aurait pu faire mettre à l'œuvre des chercheurs de trésor. Après avoir visité des combles aux caves, il se rappela que ces murs en ruine étaient sacrés pour la science. Cependant, il voulait faire une farce ; il imagina de faire nettoyer la boulangerie.

C'était juste au moment où l'on finissait la chaussée du chemin de fer. Parmi les ouvriers de cette entreprise, il y avait une bricole de chercheurs de trésor.

Comme de vieilles connaissances, ils se parlaient avec Bruchez. Un jour celui-ci leur dit : J'ai quelque chose de très intéressant à vous communiquer : Dans le galletas du rectorat, j'ai trouvé un vieux parchemin que j'ai fait traduire à mon oncle, à Granges, qui m'a dit qu'il y était écrit que, sous les dalles de la boulangerie du Prieuré, il y a un trésor caché ; il vous faudrait la nettoyer de toutes les pierres qui sont tom-

bées du plafond, puis vous enlèverez les dalles qui sont dans le milieu, et là, vous creuserez à une toise de profondeur (1 m. 80 cent.) vous trouverez le trésor que mentionne le parchemin.

— Je vous avertis, de n'avoir peur d'aucune apparition, d'aucun cri surnaturel.

Le même soir, déjà, les ouvriers se mirent à l'œuvre, ils nettoyèrent en règle toute la vaste salle, puis dans le milieu, ils pratiquèrent un trou où ils purent travailler à l'aise.

Au rectorat de St-Pierre-des-Clages, on conservait un froc de trappiste. Pendant la nuit, Bruchez, de simple mortel, se changea en dévot religieux. Il descendit au poulailler où il s'empara d'une poule noire, puis il se dirigea vers la Trappe, s'enveloppant convenablement la tête, jusque sur les yeux, avec le capuchon, la tête inclinée, ses mains dans les larges manches où il avait enfermé, semblable à un prestidigitateur, la poule qui devait servir à sa farce.

Arrivé dans la boulangerie, il se dirigea à pas lents jusqu'au trou où travaillaient les ouvriers, il s'arrêta sur le bord de la fosse, se posant de manière que les cher-

cheurs de trésor ne pussent le reconnaître; dans cette position il parut penser.

Les ouvriers, les yeux hagards, l'expression hébétée, regardèrent avec effroi cette soudaine apparition. Le faux trappiste frappa de son pied la terre, puis il leur jeta, comme en défi, la poule au milieu d'eux; sur cela il se tourna gravement et sortit par la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

La poule, une fois mise en liberté, à l'éclat de la lumière, en présence de ces hommes, se mit à crier; ses cris retentirent sinistrement dans les corridors et les cellules désertes.

Les ouvriers, croyant avoir eu affaire avec un revenant, éteignirent leurs lanternes et s'en allèrent bien vite.

Le lendemain, ils revinrent pour combler le trou, et ils remirent les dalles comme elles étaient placées précédemment. S'il fut des personnes dégoûtées, découragées, de chercher des trésors, ce furent bien celles-là.

\* \* \*

Pendant cet intervalle, il reçut une commission de Saxon, qui le pria de bien



vouloir passer à l'adresse qu'on lui indiquait.

Il s'entendit, à cet effet, avec le domestique du recteur, un certain Lamon, un autre malin, auquel Bruchez ne pouvait rien apprendre de nouveau.

— Je dois aller à Saxon, et comme je suis à peu près sûr que c'est pour faire restituer un vol, quelques heures après mon départ d'ici, tu viendras me chercher avec la voiture en me disant que mon oncle vient d'être victime d'un accident, tu t'arrangeras à me conter une „blague“ quand je te demanderai des renseignements.

— Ne t'en inquiète pas, j'arrangerai les choses pour le mieux. — Et sur cela, Pierre prit le chemin de Saxon, où il se rendit immédiatement chez ces „croyants“ qui l'avaient fait appeler. Il ne s'était pas trompé ; il ne s'agissait de rien moins que de faire restituer deux porcs.

Qui devait-on accuser ?

On ne le savait.

La magie noire était, selon Bruchez, appelée ainsi parcequ'elle devait être faite dans l'obscurité. La conjuration serait ainsi faite dans la soirée.

Quelques heures après, selon entente, le

landau du rectorat de St-Pierre s'arrêtait devant la maison, le domestique fit la commission convenue, c'est-à-dire qu'il devait conduire Bruchez immédiatement à St-Pierre, pour assister son oncle, victime d'un accident de voiture.

— Nous vous payerons ce qu'il vous faudra, mais restez ici, nous avons confiance en vous.

— Je ne puis, pour tout l'or du monde, vous faire ce service ; un devoir, auquel je ne puis me dispenser, m'appelle à St-Pierre, mais cependant je veux vous donner la marche à suivre afin que vos deux intéressants animaux vous soient restitués. Et rapidement il traça sur une feuille de papier cette ordonnance aussi ennuyeuse à lire qu'à accomplir :

„ Ce soir, la maitresse de la maison devra monter à la vieille église, non accompagnée par personne qui vive, et cela pendant la nuit ; elle devra entrer dans la morgue, tenant un cierge allumé à la main ; elle devra prier un chapelet, puis, avec un linge blanc et très propre, elle devra prendre une tête de mort ; cette action sera accompagnée de la prière d'un autre chapelet, suivi, avant le départ d'un autre

chapelet, ce qui fait en tout un rosaire ; elle devra monter et descendre lentement et, pendant toute cette opération, elle ne devra s'effrayer de rien, si elle veut que la conjuration ait lieu."

Puis c'était un tas de recommandations verbales, toutes plus impossibles à remplir que celle que je viens de transcrire. Après avoir bu un dernier verre, le cheval entraîna rapidement le léger landau dans la pente, pour disparaître bientôt dans les noyers touffus qui surmontent Gottefrey.

Pendant ce temps, M. le Recteur Bruchez, confortablement assis dans un fauteuil, pensait à doter son neveu d'un bon métier. Le jeune homme avait de bonnes aptitudes pour la couture ; il le mettrait donc en apprentissage chez un tailleur de Chalais où, selon lui, il apprendrait à être un tailleur villageois. Le jeune homme, ordinairement inoccupé pendant le jour, accompagnait les maîtres tailleurs à domicile chez les particuliers, pour leur aider à coudre.

Lorsqu'il entra en apprentissage, il savait déjà assez bien manier l'aiguille ; il fut donc reçu au pair, et ne tarda pas à être fortement épris de son métier ; cette

laborieuse tranquillité de l'atelier lui plaisait, il ne relevait la tête que lorsqu'il avait fini un faufilage ou une couture, après quoi il allait présenter son travail à son maître ; celui-ci lui faisait avec bienveillance ses observations, et l'apprenti reprenait sa place, réconforté ordinairement par un gentil „ça va bien“.

Le mauvais écolier de jadis, le sorcier et le farceur du temps devenait un ouvrier. De Chalais, il fréquenta les premiers ateliers de Sierre, Sion, Martigny.

Après avoir travaillé trois ans comme apprenti, il reçut son certificat d'apprentissage : cela représentait pour lui un diplôme universitaire, plus encore.

Ses années d'apprentissage passèrent rapidement pour lui ; il avait travaillé courageusement, passionnément, tout en pensant à la joie qu'éprouverait sa chère Philomène, quand il serait rentré définitivement à St-Pierre. Ce temps pour lui s'annonçait proche, lorsqu'il put tenir dans ses mains le fameux papier.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## II.

Je ne voudrais pas vous faire ici l'histoire de Bruchez. Mais toutefois, je ne crois mal faire de vous retracer sa première peine, cela pourra même vous être salutaire. A peine était-il rentré d'apprentissage qu'il alla trouver sa chère fiancée.

Après s'être parlé un moment, Pierre lui dit :

— Tu sais pas, j'ai pensé une affaire.

— Quoi ?

— Maintenant, j'ai un métier lucratif dans les mains, j'ai beaucoup d'espérance, j'ai l'intention de me marier, veux-tu consentir à me donner ta main devant l'autel.

— Ta proposition m'étonne ! Je te suis promise, je ne veux discuter de cela. As-tu demandé l'autorisation de ton père, de ta mère, de ton oncle ? Ne serait-il pas mieux, soit pour l'un, soit pour l'autre, d'attendre encore un an, même plus s'il le faut ? Tu aurais ainsi l'occasion de gagner quelque chose pour nous mettre à notre ménage. Mais je n'ai rien. Je n'ai besoin de te le dire.

— Philomène, tu parles comme une

grand'mère. Je suis décidé, demain je monterai à Nendaz, chez l'oncle.

— Ton oncle est à Nendaz ?

— Il remplace le vicaire.

— Si tes parents t'autorisent, je ne demande pas mieux que de me rendre à ton désir.

Le lendemain matin, après avoir enveloppé une birette qu'il avait confectionné pour son oncle, il prit le chemin de Nendaz.

Il arriva là-haut dans l'après midi, son oncle était en administration à Clébe ; il n'arriva que tard dans la nuit au vicariat ; par suite de fatigues et de privations endurées pendant la journée, il était de mauvaise humeur.

— Ah ! tiens ! Pierre, tu es là, tu ne restes plus à Martigny ?

— J'ai fini mon apprentissage, j'ai pensé qu'il me serait mieux de travailler à mon compte.

— Bah ! bah ! Tous les enfants parlent comme toi. On a à peine fini son apprentissage, on se met à son compte, on travaille mieux, puis, ainsi, on a l'occasion de se marier plus vite qu'on ne le désire.

— C'est précisément pour cela que je

suis monté vous trouver, je veux me marier.

— Est-ce sérieux ?

— Oui mon oncle.

— Tu ne songes donc pas aux dépenses qu'occasionne la mise en train d'un ménage. Celle que tu veux épouser, je la connais : c'est la blonde à Bonvin, gentille fille ; je ne sais que dire contre sa conduite, mais pour toute fortune, elle n'a que ses vêtements, d'un autre côté, tu n'as que l'aiguille. Si absolument tu tiens à te marier, je n'ai aucun droit à te contrarier, tu peux te coucher sur des aiguilles, cela te passera le goût de l'hymen.

— Pardonnez-moi, cher oncle. Rien ne m'empêcherait de renoncer à mon mariage. C'est vrai, celle que je marie est pauvre de bien, mais il est une autre chose que j'estime comme une fortune, c'est son caractère. Je suis jeune, je travaillerai, elle m'aidera de ses bons conseils dans les moments de découragement.

— Ecoute, Pierre, il n'est pas donné à l'homme d'arracher les préjugés de ses semblables, tu es épris d'amour, va ronfler, pour quant à moi, je ne puis plus me soutenir, je suis brisé. Et sur cela, il prit

Pierre Bruchez par le bras et le conduisit dans une chambre et, lui désignant un lit, il lui dit : — Bon repos ! Nous parlerons du reste de l'affaire demain matin.

Sur cela, le recteur ressortit, après avoir fermé la porte à clef. Bruchez ne pouvait se remettre de cette drôle de réception.

— Mais c'est un anthropophage, l'oncle, il est fou furieux parce que je ne veux plus faire l'enfant de chœur. Il s'assit sur le lit et, la tête dans ses mains, il pensa à l'avenir. Il ouvrit tous les casiers des chances de bonheur, mais il avait soin de ne pas penser à leurs inconstances.

Enfin, après être resté longtemps dans cette position, il se coucha, son sommeil fut un cauchemar continu ; le matin il fut réveillé par les gais tintements de l'angelus, il se leva ; son cher oncle vint lui ouvrir la porte, afin qu'il pût aller lui faire le service du chœur pour la dernière fois. Après que le recteur eut dit sa messe, on déjeuna.

— Tu ferais bien, Pierre, d'aller faire une excursion dans la vallée, tu pourrais aller jusqu'à Tortain. C'est tout simplement sublime, cela te fera du bien.

Bruchez savait que les désirs de l'oncle ne devaient pas être transgressés, il partit



donc. Sur les indications qui lui furent faites par des paysans, il monta à Saclenze, puis de là il suivit les bords de la Prinze jusqu'à Planchouet, où il se joignit avec un jeune monsieur américain, qui lui apprit à admirer la belle nature.

Son oncle avait raison, c'était tout simplement sublime ; il resta au sein de ces montagnes pendant deux jours, après quoi il revint au village paroissial pour offrir à son oncle la birette qu'il avait confectionnée, pour le remercier de la généreuse idée qu'il eut de le doter d'une profession qui lui permettait d'affronter les épreuves attachées à la vie.

— Et puis ! Ces montagnes te plaisent ?

— Oh oui ; mon oncle, je vous remercie de m'en avoir montré le chemin, et sur cela, il lui raconta les suaves impressions qu'il avait jouies au sein de ces alpes.

— Tu est poète, mon cher neveu !!

— Je ne le sais, cher oncle, permettez que je vous offre, comme un gage de ma gratitude, ce travail de mes mains.

— Tu m'offres cela pour que je consente à ton mariage, eh ! malin ! Je ne puis accepter !

Au pauvre infortuné Bruchez, il ne res-

tait plus qu'un chemin à prendre, c'était celui de St-Pierre-des-Clages.

Et la birette, nom d'une pipe, il ne la rapporterait pas chez lui.....

Le 21 septembre 1862, à 8 1/2 heures du matin, dans l'église de Chamoson, deux fiancés, modestement habillés, montaient à l'autel pour recevoir le sacrement du mariage.

La fiancée, en robe noire, était charmante, sa figure était celle d'un ange de Raphaël, ses yeux avaient la couleur et la phosphorescence de la mer, sur sa bouche était empreint un sourire virginal.

Les paroles sacramentelles dites, les deux époux descendirent dans les bancs de l'église et là, se mirent à genoux, l'un à côté de l'autre, et prièrent Dieu de bénir leur union. Jamais prière ne monta plus ardente vers le Tout-Puissant.

Après cela, ils descendirent à St-Pierre, qu'ils allaient quitter pour une destination inconnue ; un char à ridelles devait conduire leur pauvre bagage, consistant en deux malles, demi-toise de bois, demi-mesure de froment, la moitié d'un pain de sucre ; l'époux avait dans son portemonnaie pour commencer son ménage, quatre francs

— Maintenant tout est chargé, de quel côté dois-je diriger le mulet? demanda poliment le voiturier.

— Vous allez descendre jusqu'à la route, du côté où il voudra se diriger, vous le laisserez continuer.

Pour Bruchez il lui importait peu la direction à prendre ; que le char se dirigeât sur Martigny ou sur Sion, il était sûr d'avoir immédiatement du travail.

Le mulet prit la direction de Sion.

— Alors ! demanda le voiturier.

— Hue ! répondit Bruchez.

A une heure ils arrivèrent à Sion, le cœur palpitant d'espérance ; mais sans savoir où aller déposer leurs bagages.

La première chose qu'ils firent, fut de chercher un petit logement. Ils en trouvèrent un immédiatement ; on déchargea le... mobilier et l'on s'inquiéta d'aller acheter des draps de lit.

A cet effet, Pierre pensa aller chez son ancien patron, qui non seulement était marchand-tailleur, mais était aussi un boutiquier.

Honteusement, il le pria de lui donner... à crédit quelques draps de lit en lui expliquant sa nouvelle position.

— Je veux bien vous faire cela, si vous pouvez m'apporter le cautionnement de l'oncle de St-Pierre.

A ces mots, il sentit sa gorge se serrer, et un frisson de rage lui descendre aux poignets.

Les larmes aux yeux, il sortit du magasin ; sur le trottoir, un monsieur qu'il n'avait jamais ni vu, ni connu, lui frappa doucement de sa main sur l'épaule.

— Qu'avez-vous, mon ami ?

Mis en confidence par ces bienveillantes paroles, il lui raconta sa situation actuelle, il lui expliqua qu'il avait travaillé pendant une année et demie chez ce marchand et que, dans ce moment où il avait besoin de quelqu'un qui lui aidât, il lui refusait de lui faire crédit de quelques draps de lit.

— Et pour cela, vous vous chagrinez ? !

— Il y a de quoi.

— Votre situation m'intéresse, venez chez moi dans mon magasin, je vous vendrai tout ce que vous désirez, vous êtes tailleur, vous me payerez en travail.

Il le conduisit dans un somptueux magasin et là, à quatre œils, comme l'on dit vulgairement à Sion, il lui remit tout ce

qu'il fallait pour une chambre à coucher. Pour ce soir-là, les nouveaux mariés couchèrent sur une paillasse qui se trouvait par terre lorsqu'ils prirent possession de leur logement.

Le samedi suivant, un jour de foire, pour le compte de M. Mercier, le marchand bienfaiteur, il vendit sur la Planta des habillements confectionnés, il réalisa un bénéfice net de cent cinquante francs, le marchand lui abandonnant le tant pour cent sur les ventes.

Avec cela, il put se mettre en avance de fonds ; tous les samedi de foire il fit le même commerce.

Avec la bienaisance qui rentrait dans son ménage il se sentait revivre comme en ces temps heureux, mais déjà bien loin, où il était enfant de chœur chez son oncle, à St-Pierre.

Il fallait l'entendre héler le public, quand dans ses mains il tenait un pantalon.

— Onze francs le pantalon ! Onze francs.

— A moi, clamait un paysan.

— Vendu !

Puis, changeant de tactique, il disait : Vous voyez, messieurs et mesdames, le pantalon que je porte ? ! A celui qui en sera

amateur, je le vends pour vingt-cinq francs. A vingt-cinq francs mon pantalon. A vingt-cinq francs.

— Il est à moi, cria un paysan pris de vin.

— Ecoutez, monsieur, je vous paie une bouteille et laissez-moi mon pantalon, cela ne vaut pas le prix que je vous demande, soyez raisonnable.

— Il est vendu, riposta l'autre en lui jetant sur la table cinq pièces de cinq francs.

Le campagnard, pensait que le déballeur serait fort entrepris de se débarrasser de son pantalon.

— Je veux le pantalon immédiatement, sinon je vais appeler la police.

Pendant ce temps, une foule compacte était massée autour du bancs, Bruchez avait fait cela pour attirer à lui les acheteurs, qui entouraient un étalage de charlatan. il eut vite fait de se débarrasser de son pantalon.

Mais quelle ne fut pas la surprise du paysan, quand il vit que le misérable pantalon qu'il venait d'acheter ne servait, chez le tailleur, qu'à cacher un autre pantalon d'une plus chère beauté.

Le peu fortuné acheteur grogne encore.

Presque tous les marchés-foires, il faisait des bénéfices variant entre cinquante et soixante francs, et tous les jours de l'hiver il travailla de son aiguille sans perdre une seule journée.

Comme ils étaient joyeux les deux époux, quand ensemble, ils entraient dans un magasin pour acheter quelque chose qui devait orner ou meubler leur intérieur. Jamais deux époux ne furent mieux assorti, ne surent mieux se comprendre ; aussi un ménage ainsi agencé ne devait pas manquer de prospérer.

Un an après leur mariage, un enfant leur vint au monde, malheureusement il n'était pas né pour lui, il mourut quelques instants après.

Les deux époux avaient déjà tissé tous les plus beaux projets pour cet enfant qui devait les égayer ; et leur cœur, à cette douce pensée, palpitait ! Mais le sort cruel voulait arranger les choses d'une autre manière. Longtemps après, Bruchez ne pouvait se consoler de la perte de ce petit ange.

Enfin l'on oublia.

\* \* \*

Vers le mois de mai, par un beau matin, il reçut la visite d'un ami d'enfance, instituteur de profession ; il avait pris un engagement dans l'armée pontificale à Rome. de retour au pays, il fut appelé à servir sa patrie ; après son école de recrue, où il avait conquis les galons de caporal, ne sachant où aller, il pensa à Bruchez.

— Tiens, s'était-il dit, je veux aller le trouver en lui demandant de m'engager comme tailleur.

— Bonjour, Monsieur Bruchez, ça va bien ? !

— Bonjour, Monsieur.... mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître ? !

— Bon ! vous ne reconnaissez plus votre ancien camarade Justin.

— Mais je suis enchanté de vous revoir, cher Justin, quel miracle vous conduit chez moi ?

— Voudriez-vous me garder pour coudre avec vous ?

— Savez-vous coudre ? ? !

— Voyez donc, c'est moi qui ai coupé et cousu cette casquette.

— Je pense que, avec le certificat que vous me présentez, vous ne prétendrez pas à un traitement. Je suis tout seul en ce



moment, ma femme étant à Louèche, vous pouvez rester ici chez moi ; vous me ferez les repas, et selon le système de la ville.

„En pantoufle et en pantalon

„Vous ferez les commissions du patron“

Ces conditions vous conviennent ?

— Oui.

Et dès ce moment notre homme fut engagé comme cuisinier-commissionnaire chez M. Bruchez.

— Inconstance de la fortune et des choses humaines, disait-il un jour, il y a un an et demi, le monde n'aurait bien pas dit que j'eusse pu me payer un cuisinier comme toi, aujourd'hui.

Quand y il avait quelque chose de facile à faire, il lui confiait le fil et l'aiguille; le reste du temps, le troupier le passait à raconter sa vie de soldat. Il parlait avec enthousiasme de la Ville Eternelle, des mœurs et coutumes romaines et napolitaines.

On était au 24 juin, jour de la St-Jean, il faisait en ville une chaleur torride ; aussi tous le monde, ce jour-là, prenait le vol vers les Mayens ou à la montagne. Bruchez, pour se désennuyer un peu, se dirigeâ, dans l'après midi, machinalement vers

la Brasserie de St-Georges; sous la tonnelle du café, il trouva quelques amis qui jouissaient béatement de la fraîcheur qui leur venait des gorges de la Sionne.

Ils se décidèrent d'entrer au café et de faire une partie au billard russe. On joua, puis ils burent quelques choppes de bière; pendant ce temps un moineau entra par la fenêtre et vint se poser sur le billard, comme s'il avait été apprivoisé.

— Tiens, tiens, un moineau !

— Où ?

— Sur le billard.

— Il est à moi ! se dit Bruchez en s'emparant de l'oiseau; sur cela il le mit dans sa poche, et le recouvrant de sa patellette, il paya sa ronde et descendit chez lui. Justin n'y était pas encore rentré, il lâcha le moineau dans la chambre. Celui-ci, enchanté de se trouver en liberté dans cette prison, sautillait sur les chaises, sur les tables, faisant de temps en temps après avoir mangé une miette, un gai pialement.

Cela fit rappeler au tailleur le temps où il manquait l'école pour chasser ces petites bêtes affamées à travers les champs du Châble. Pendant cet intervalle Justin venait de rentrer.

— Tiens, tu as trouvé un moineau.

— Je ne l'ai pas trouvé, il s'est donné à moi là-haut à la Brasserie de St-Georges.

Justin fouilla un instant dans sa malle puis il repartit.

— A quelle heure viens-tu ?

— A six heures et demie je suis à vos ordres, et il partit.

Bruchez ne tenait pas à mettre en cage son captif; pensant faire une farce, il étrangla l'oiseau et le pendit derrière un tas de bois à la cuisine, ne sachant encore à quoi cette action pourrait aboutir.

A l'heure indiquée il entendit son cuisinier monter dans les escaliers.

— C'est lui !

La tête dans ses mains il s'accouda à la table en faisant les grimaces d'une personne qui pleure, sa poitrine se soulevait sous le poids des sanglots qu'il feignait de réprimer.

— Qu'as-tu, patron ?

— Oh ! rien !

— Mais pour rien on ne pleure pas de cette manière, dis moi ce que tu as.

— Non, je n'ose pas te le dire, c'est trop horrible. Ah mon Dieu qu'ai-je fait !!

Et il continua de pleurer désespérément.

— Ecoute, mon cher patron, je mets ma main au feu si tu te voi trahi de moi ! Quatre yeux ne voyent-ils pas mieux que deux ? Confie à ton ami le chagrin qui t'accable.

— Eh bien ! écoute. Non, je ne peux pas te le dire.... j'ai peur.

— Je prends Dieu à témoin que jamais âme au monde ne saura quelque chose de moi !

— Eh bien ! écoute. Pendant ton absence j'ai été me promener ; en rentrant, j'ai passé par une porte ; à gauche, il y avait de l'eau devant moi, du bois, j'ai rencontré quelqu'un qui, passant à côté de moi, siffla des paroles inintelligibles !

— Que t'a-t-il dit ?

— Je n'ai rien compris.

— Je sais ce que c'est. C'est un valdostain qui a voulu te parler patois sans le savoir.

— Cela se peut, mais quand je l'ai entendu siffler de cette manière, la colère me monta du cœur, je le serrai à la gorge et, aussitôt touché, il élargit les ailes et tomba par terre ; alors je l'ai pris, puis je l'ai pendu dans le bois !

— C'est donc un homicide que vous avez commis ???

— Oui, malheureusement

— Comment était-il habillé ?

Depuis la tête aux genoux, il avait la couleur de l'épervier !

— Comme sont habillés ordinairement les truellistes ! ?

— Tu n'a pas regardé s'il avait une montre, une paire de bottes.

— Depuis le genou en bas c'était lisse et de couleur différente de l'habillement !

Justin, en s'informant de la montre et des bottes, faisait allusion à des objets qui lui manquaient ; les bottes, en premier lieu, aiguisaient sa convoitise, vu que ses souliers commençaient à lui refuser leurs importants services.

— Ecoute, Bruchez, un crime charge ta conscience, veux-tu me permettre que je te donne un conseil ?

— Oui, pourvu qu'il soit raisonnable !

— Non ! mon conseil n'a rien que de très naturel, tu ne veux pas avoir affaire avec les remords, va te confesser chez les Capucins.

— Malheureux que tu es, il ne manquerait plus que ça pour que tout le monde sache que j'ai commis un crime !

— Les plus beaux moments de la vie

d'un confesseur sont quand un pécheur vient lui remettre ses fautes !

— Je crois que tu as raison de me confesser, cela ne me ferait pas de mal. Je vas faire comme ceci, j'écrirai ma confession et je te chargerai de l'apporter chez les capucins !

— Non, mon cher ami, ta confession serait nulle et tu commettrais un grand sacrilège.

— Comme cela, je suis réduit à ne pas me confesser, voilà que ça me va encore mieux.

— Ne soyons point banal, nos moments sont précieux.... Combien veux-tu me donner pour que je le prenne à ta décharge.

— Je te donne dix francs.

— Ce n'est pas assez, j'en veux vingt et, s'il y a une montre et des bottes, je me les réserve, l'argent qu'il aura sur lui ; nous le partagerons par la moitié.

— Qu'entends-tu faire ?

— Ce soir nous irons le dépouiller, puis nous le traînerons au Rhône. Tu me comprends.

— Oh ! non alors ; il posséderait un million, je pourrais les palper, je ne pourrais pas toucher ce cadavre. J'en ai un trop

grand remords.

Pour faire diversion à ces propos, on fit le souper, puis on le mangea, et chacun de son côté, ils sortirent pour aller se promener.

Le lendemain matin Bruchez se mit allègrement au travail ; oubliant la comédie de la veille, d'une couture à l'autre, il fredonnait quelques gais refrains de café-concert.

Justin flairant une fortune à faire, avait revêtu ses plus beaux habits, il sortait inquiet de lui-même, dans la rue, puis il rentrait, en sifflant, pour se présenter devant la glace pour étirer ses longues et soyeuses moustaches.

Pendant toute la journée, il ne voulut rien faire, pas même la cuisine.

— Je ne comprends pas comment tu peux chanter.

— Ah ! bah ! il vaut mieux se faire voir gai, on évite les soupçons de cette manière.

Sur le soir après souper, se sentant prendre d'un fou rire, Bruchez prit le chemin qui conduit à la Glacière à l'effet d'y prendre une chope ; rentrant au café, il aperçut un de ses plus proches voisins auquel il lui raconta son histoire.

— Ça va bien, ce soir nous allons lui jouer un tour.

Et sur cela, mais plutôt sous l'instigation de M. Bruchez, ils machinèrent la farce la plus grandiose qui fut faite dans la tranquille ville de Sion. Riant à l'avance de l'immense bétise de Justin, les deux voisins s'attardèrent jusque tard dans la nuit, puis ensemble, un peu compères, ils descendirent à la maison.

De la rue ils aperçurent Justin, qui, accoudé à la fenêtre du corridor, attendait la venue de son patron qui avait la clef de la chambre dans sa poche.

— Attention ! Le voilà !

Les deux voisins, arrivés sur la plateforme, se saluèrent.

— Bonsoir, Bruchez, et comme un artiste qui sur la scène opère une fausse sortie il se retourna en disant : — Ah ! dis donc, tu sais pas, il paraît qu'à Evolène, il y a des femmes qui se sont battues pour des reines de montagnes, et dans les montagnes de Berne on a volé un troupeau de moutons aux Saviésans. Et ce qu'il y a de plus triste, il y a, paraît-il des brigands ici à Sion, on en a tué un le jour de la fête. On offre mille quatre cents



francs aux dénonciateurs.

A l'ouïe de ces paroles, Bruchez parut tituber, en tremblant il ouvrit la porte de la chambre et se laissa tomber sur un fauteuil, comme hébété il ; regardait fixement Justin; celui-ci, croisant les bras sur la poitrine, lui dit :

— Maintenant, ne bouge plus, ne dis pas un mot, je prends tout à ma charge.

Et sur cela il s'assit à la table et prenant un livre de prière, il demanda au Seigneur de faire descendre sur lui l'Esprit Saint afin de l'inspirer.

Pendant qu'il priait, Bruchez se déshabillait et se jetait sur son lit, et comme s'il avait eu peur d'être vu par les objets qui l'entouraient, il cacha sa tête dans ses draps en riant doucement.

L'autre, entendant ces hoquets entrecoupés qui dérangeaient sa prière, se disait :

— Je ne voudrais pas être dans sa peau ; pauvre diable, être si jeune et avoir la conscience chargée d'un pareil crime.

Lorsqu'il eut prié longtemps, il commença à écrire, il trouva des expressions littéraires d'une touchante sentimentalité. Il écrivit jusque vers le matin, où, enfin, sentant sa tête et son corps fatigués, il se

jeta tout habillé sur son lit.

Quand l'aurore salua de ses modestes et poétiques rayons la chambre, il se leva, triste, préoccupé, comme celui qui sent d'avoir une rude tâche à accomplir.

Il réveilla Bruchez en lui disant :

— Donne moi soixante centimes pour aller boire quelque chose.

— Passe-moi mon pantalon !

Cela fait, il lui remit un franc en lui disant :

— Je me recommande, fais les choses en règle, et surtout ne me trahis pas.

— N'ayez aucune crainte, un vieux trou-pier ne sait pas trahir, et sur cela il sortit.

Les rues étaient encore désertes ; quelques marchands seuls, à peine bien habillés, pantalons et chemises de nuit, s'empressaient d'ouvrir leurs boutiques. Il fit le tour de la ville, sombre, rêveur, en passant dans une rue, il vit une pinte ouverte, il y entra.

Un petit verre lui donnerait du courage, parce que, selon ce qu'il pensait, il fallait être un peu „trempé“ pour se présenter au Département de Justice et Police, pour faire une pareille déclaration.

Après avoir avalé quelques petits verres,

il se rendit au Palais du Gouvernement, à cette heure matinale, il n'était pas encore ouvert. Un peu contrarié, il descendit du côté de la Planta, et, prenant la grande route, il se dirigea vers les Corbassières, puis, de là, il remonta.

Le secrétaire du Département venait justement de s'installer devant son bureau. Le confondant avec le chef du bureau, il s'avança poliment, le chapeau sous le bras, et, sans préambule de sorte, il commença à lui raconter son histoire.

A peine eut-il commencé, que le secrétaire, visiblement ennuyé, lui fit observer :

— Mais, Monsieur, cela n'intéresse pas le Département de Justice et Police. Pour faire votre rapport, il vous faut aller chez le Juge d'instruction. Son bureau à cette heure..... est ouvert.

Faisant ses excuses, notre homme sortit tout penaud du bureau, pour se diriger vers la rue du Château, où était le siège du Tribunal du district de Sion.

— Que désirez-vous, Monsieur ? lui demanda le magistrat.

— Je dois vous faire un rapport, et pour cela je désirerais vous parler en particulier.

L'honorable magistrat ouvrit la porte de son cabinet, il invita Justin à le précéder, après quoi il entra et ferma la porte ; il s'installa devant son bureau, en lui demandant :

— De quoi s'agit-il ?

— Comme j'ai appris que l'on donnait mille cinq cents francs à celui qui découvrirait la mort d'une personne qui a été assassinée dernièrement à Sion.....

Le magistrat, à ces paroles, parut tomber des nues.

— C'est la première nouvelle pour moi.

— Pour que vous fussiez mieux convaincu, c'est ma personne même qui l'a trouvée hier au soir, en allant me promener.

— Vers quelle heure ?

— A neuf heures.

— Vous habitez ?

— Chez Monsieur le tailleur Bruchez.

— Votre nom ?

— Justin X.

— Bien ! vous pouvez aller ; en attendant, je vous remercie, bonjour, Monsieur !

— Serviteur ! Et, avec une profonde révérence, Justin quitta la salle du Tribunal, pour rentrer chez lui.

Bruchez finissait de déjeuner ; quand il

entra, il ne regarda pas même son patron, qui, étonné de son allure désordonnée, ne pouvait retenir un sourire.

— Ouf ! et il se laissa choir sur une malle.

Sur ce, on frappa à la porte, et l'on entra.

C'était l'huissier du Tribunal.

— Pardon, Messieurs ! Est-ce vous, Monsieur Bruchez, qui avez trouvé un cadavre ?

— Non, Monsieur !

— C'est moi, Monsieur, s'empressa de répondre Justin.

— Où l'avez-vous découvert ?

— Monsieur, je ne connais pas bien l'endroit..., y étant tout nouveau ici à Sion... je ne puis vous dire... vous renseigner précisément la place où il se trouve.

— Vous allez venir avec moi. Et l'huissier, ouvrant la porte d'une manière rigide, lui fit entendre que sur le champ il fallait sortir, pour accompagner le Tribunal sur les lieux.

Pauvre Justin ! En descendant les escaliers seulement, il pensa qu'il ne savait pas où se trouvait le cadavre ; réfléchissant, il se rappela que Bruchez lui avait dit qu'il

y avait une porte, puis de l'eau à gauche, et un tas de bois au devant ; avec des renseignements aussi peu précis, il pensa cependant, de pouvoir sauver son affaire.

Le Tribunal, en corps, prenait un cognac devant le café Barman ; à son approche, ils se levèrent, et le cortège défila dans la rue du Rhône, suivi de toute une marmaille criarde et de quelques désœuvrés ; Bruchez, de loin, les suivait, en riant de la bévue de Justin.

En descendant par la rue de l'Hôpital, Justin, qui marchait à côté du Juge d'instruction, lui demanda :

— Est-ce que les habillements du cadavre m'appartiennent ?

— Non ! Monsieur, l'argent et les habillements du mort sont envoyés à ses parents, si on peut les découvrir. Pour votre part, vous recevrez quinze francs, qui vous sont dûs pour votre déclaration.

— Et c'est tout ?

— Oui, Monsieur !

— Bien, mince alors !

Vers l'hôpital, deux crétins, avec une civière, attendaient la venue du Tribunal.

Soit à gauche, soit à droite, en descendant, au sortir de la ville, il y avait des

portes de jardins, mais il ne fallait pas s'embrouiller ; était-il sûr de trouver, à gauche en entrant, de l'eau ; devant lui, du bois ? Non ! Donc, il fallait pousser l'excursion plus loin, vers le pont du Rhône.

Arrivé là, se tournant de manière qu'il ait eu la ville de Sion à sa droite, le fleuve à sa gauche, et au devant de lui un tas de billons, il l'indiqu'a au Président, en lui disant :

— Je l'ai mis là, dans le bois.

Les deux intéressants pensionnaires de l'hôpital suèrent pour enlever de leur place les billons.

— Mais ! il n'y a rien, êtes-vous bien sûr que ce soit ce tas ? lui demanda le Président.

— Et pourtant, il y a quelque chose, on sent la charogne, disait le greffier en humant une désagréable odeur qui venait de l'emplacement du tas de bois que l'on venait de remuer.

Tout à coup, on entendit le cornet d'alarme retentir sinistrement dans les rues de la ville.

Le feu dévorait le battoir à blé hydraulique de Conthey ; Bruchez, comme sergent de la pompe n° 6, devait l'accompa-

gner, pour aider les Contheysans, avec leurs pompes portatives, à éteindre l'incendie.

Il ne serait donc pas été là, pour quand Justin, blême de colère, serait remonté de son excursion rémunératrice.

Vers les neuf heures du soir, Bruchez était de retour à Sion ; après avoir remis sa pompe et licencié ses hommes, il rentra chez lui.

— Puis, as-tu fait bonne journée ? !

— Aouah ! Je n'ai rien trouvé. Je crois plutôt que c'est une „blanche“ que tu m'as contée, mais ça ne fait rien, je me suis tiré d'affaire considérablement bien.

— Comment, tu n'as pas su le trouver, je te dis que celui que j'ai tué le jour de la fête est encore pendu dans le bois !

— Vers le Rhône ? !

— Je ne t'ai jamais parlé de l'eau du Rhône.

— Parle pas si haut.... D'après ce que m'a dit le Président du Tribunal, on ne me donnerait à peu près rien, pas même le prix d'une misérable paire de bottes. Nous allons aller ce soir ; toi, tu sais où il se trouve, et nous le dépouillerons puis nous le traînerons au Rhône.

— Eh bien, nous allons immédiatement. Je



suis bien fatigué, mais ça ne fait rien !  
Pour le dépouiller, met ce tablier.

Il le conduisit à la cuisine, en lui disant :

— Voici une porte !

— Oui !

— Voici de l'eau à ma gauche.

— !!!!!

— Voici devant nous un tas de bois.  
Tu vois ce cadavre à la couleur de l'épervier ???

— Coquin ! que vous êtes ; à moi vous l'avez jouée, celle-là ; vous auriez dû faire ça à un crétin, à un qui croit tout, et non à un homme fin comme moi !

— Tu ne peux me faire aucun reproche, il n'aurait coûté qu'à toi d'apprendre cette cruelle vérité. Si tu m'avais seulement demandé, au lieu de prier et d'écrire, hier au soir, où et comment était pendue la victime, que tu vois, je te l'aurais dit. Je te croyais plus intelligent que cela.

Justin, de colère, entra dans un réduit, à côté de la cuisine, pour préparer son baluchon.

On frappa à la porte, et le brigadier de gendarmerie entra.

— Pardon, Monsieur Bruchez ! Qu'est-ce que c'est que cet homme qui est ici, chez vous ?

— Il n'a rien du tout ; puis il est fou.

— Je ne veux rien avoir d'affaire avec les fous, et il sortit.

Après avoir fait un bon sommeil, la colère de Justin passa comme par enchantement ; le lendemain matin, il fit le déjeuner, et se montra empressé dans l'exécution des ordres de son patron ; et cela jusqu'au jour où celui-ci fut appelé à faire son école de recrue, date où Justin fut obligé de prendre le chemin de son village.

Bruchez, il est bon que je vous le dise, fut incorporé dans les troupes sanitaires, et fit un cours de trente jours à Lucerne.

De retour au pays, il eut l'occasion de s'établir comme cafetier à Sion.

L'imagination facétieuse de Bruchez ne tarda pas à attirer dans son café une clientèle sérieuse, formée, ordinairement, d'avocats et de notaires ; dans ce milieu, il avait fréquemment l'occasion d'entendre de ces histoires qui inspirent des farces. Personne, mieux que les avocats et les notaires, ne savent les raconter.

Durant la semaine, pendant que sa femme servait au café, il cousait, et, les samedis de foire, il vendait à l'étalage pour Monsieur Mercier.

C'était en automne, il eut l'occasion d'acheter à bas prix un cheval, aux allures fières, gras comme une marmotte, quoique il fût d'un âge respectable.

Le marché conclu, il se rendit à l'imprimerie, et ordonna qu'on lui imprimât trois pancartes, avec ce texte :

**Café du Grüfli**

*Ce cheval sera abattu*

*demain en public*

*à 8 heures précises du matin.*

Le même jour, le cheval, couvert d'écriteaux-réclames, fut promené dans toutes les rues de Sion, et le lendemain matin, à huit heures, au milieu d'un grand concours de monde, il passa de vie à trépas.

Tout le monde voulut goûter de la viande de cheval ; beaucoup la trouvèrent excellente, comme tant d'autres, victimes d'un préjugé, la croyaient détestable.

— Les avocats rient de mon idée, je veux leur en faire manger.

Il choisit des morceaux de différente valeur, et il les invita tous à dîner.

Le menu était bien composé ; on mangea bien, et l'on but mieux. Quand vint le dessert, on porta une pièce de pâtisserie, sur laquelle, en lettres d'or, il était écrit :

Devinette-Rebus { Le cheval a mangé du marais,  
Et Maret a mangé du cheval !

L'avocat Maret, étant major de table, s'empressa de découper la belle pièce pour la servir.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand, en y enfonçant le couteau, il rencontra sous la lame quelque chose de résistant.

C'était le pied du cheval, qui avait fourni la viande, formant le meilleur menu de ce dîner si goûté.

Tout le monde, à cette nouvelle, se mit à rire, sauf le major de table et Bruchez, celui-ci en accusant le pâtissier, et l'autre, avec raison, le tenancier de l'établissement.

Le lendemain, à Sion, on ne parlait que du „cheval“, mangé par les intéressants clients du café-restaurant du Grütli.

\* \* \*

Sans préambule, je vous raconterai l'histoire suivante.

On était au mois de juillet, au moment où la rentrée des foins battait son train à Champsec.

Un vétérinaire de Sion était en train de castrer un chien, dans une remise, à côté de la maison de M. Bruchez.

Celui-ci, passant par là, trouva les morceaux que le vétérinaire avait amputés ; sans rien dire, il les prit et les apporta à la cuisine. Mettant un poêle à feu, il prépara une farce ; il fit sauter ce peu de viande dans un restant de sauce.

Quand elle fut cuite à point, il mit le tout au chaud, et il sortit.

A qui devait-il faire manger cela ? Un paysan, il n'aurait pas compris la farce. A un pauvre ? Non, il ne fallait pas faire manger cela ; c'eût été se moquer de la pauvreté. Un gros monsieur, en manche de chemise, déchargeait du foin dans une grange.

Il était un client habituel de Bruchez.

— Pardon, Monsieur X., j'ai préparé quelque chose, je voudrais vous le faire goûter.

— Ce n'est pas une farce, que vous voulez me faire là ?

— Non ! absolument pas, j'ai préparé un plat que, je parie, vous n'avez jamais mangé de pareil !

Après avoir déchargé son char, le gros

monsieur X, suivit Bruchez dans sa cuisine.

— Vous m'excuserez du peu, c'est seulement pour vous faire goûter, lui dit-il, en mettant les deux petites boules dans une soutasse.

En deux bouchées, il eut avalé.

— Vous ne savez pas, Monsieur Bruchez, que vous êtes un excellent cuisinier?!

— Vous me faites trop honneur. Savez-vous qu'esque vous venez de manger?

— Bon ! des champignons ! ?

— Quoi ! ?

— Des champignons ! ?

— Vous vous trompez, cher monsieur, ce sont les choses auxquelles le chien à Y. tenait tant à conserver.

..... ?!!!

Sans demander son reste, X., sortit précipitamment en se dirigeant au cabinet, pour reverser dans un autre récipient ce qu'il venait d'avalier.

\* \* \*

Dans le courant de l'automne, Bruchez trouva à remettre ses cafés, soit les restaurants du Guillaume Tell et Grütli, après avoir réalisé d'assez importants bénéfices.

La monotonie de l'atelier avait plus d'attrait pour lui, que la profession de cafetier, si sujette à recevoir, en paiement de consommations quelques bons horions.

Vers le 30 mars, de l'année suivante, il était attablé, avec quelques avocats, dans un café de la ville. On se proposait de faire mordre le poisson d'avril à un notaire, qui passait pour être un malin farceur.

Bruchez eut trouvé de suite ce qu'il s'agissait de faire ; il connaissait des clients du notaire, qui, ayant un oncle fort riche, habitant une commune dans les environs de Sion. Il proposa son idée à la délibération des tabellions, qui confirmèrent à entière majorité son idée.

Le matin du premier avril, Bruchez se rendit chez le notaire en question.

Une bonne vint lui répondre. Monsieur le notaire n'était pas encore levé.

— Dites lui que des paysans, qui n'osent pas monter, m'ont chargé de venir rappeler à Monsieur le testament qu'il doit faire aujourd'hui ; dites lui que c'est pressant. La bonne en courant alla lui faire la commission.

— Ah oui ! Je ne me rappelais plus.

Il se leva, s'habilla bien vite, et après

avoir sellé son cheval; il prit la rue des Remparts, et, au triple galop, il se dirigea vers une commune, sur la côte opposée à Sion.

Arrivé chez le client, qu'il croyait à fin de mort, il le trouva en parfaite santé, en train de couper du bois, devant sa maison.

— On m'a dit que vous m'aviez fait appeler, pour faire votre testament ! ?

— Je suis très surpris d'apprendre cela, mais je ne suis pas du tout disposé à dicter une donation quelconque, pour le moment.

— Si vous alliez mourir subitement, il serait pourtant bon que vous ayez fait vos affaires en règle.

— Pourquoi ? ! pour occasionner des procès, Monsieur le notaire ! Le paysan a des héritiers naturels, et c'est à eux que je veux laisser ma fortune. Serviteur !

Et il continua de fendre son bois, pour faire voir au notaire, que sa présence lui était importune. Celui-ci, comprenant la chose, remonta à cheval, et se dirigea sur Vex. Chemin faisant, il se mit à calculer combien il avait fait d'actes depuis carnaval....



— Le dernier que j'ai fait, est celui d'avant hier, le 30; à propos, hier; c'était le 31 mars, aujourd'hui c'est le . . . . . premier avril. Ah ! Bruchez, tu m'en as joué une.

Ah b..... vas ! que je t'attrappe.

Arrivé à Vex, pour noyer le poisson d'avril il but un peu plus que d'habitude ; si bien que, le soir, il n'avait osé descendre à Sion, avant cette heure ; lorsqu'il monta à cheval et que celui-ci fut mis en marche, il ne savait si c'était lui ou le cheval qui marchait. Le notaire avait cuvé son ivresse, et il n'osait encore sortir, méditant la justesse de ce proverbe qui dit : „qui joue, se voit joué“.

\* \* \*

Pendant ce temps, Bruchez reçut une lettre de son oncle, le recteur de St-Pierre, qui, à la vue de la prospérité du ménage de son neveu, lui avait pardonné sa dernière désobéissance. Dans sa lettre, il le priait de l'accompagner à Einsiedeln, c'est-à-dire aux Ermites, comme l'on dit assez vulgairement en Valais.

Le recteur Bruchez et Samuel n'avaient jamais vu le lac Léman ; pour cela, ne connaissant pas la manière de voyager, ils

voulaient se mettre sous la conduite de Pierre Bruchez, en ce voyage qu'ils croyaient lointain !

Ils partirent le 25 avril, il pleuvait à Sion. Le lac était couvert de brouillard ; pour comble, il se soulevait en vagues plaintives.

Samuel, la tête à la portière, ne pouvait se lasser de contempler ce phénomène naturel.

— Est-ce que le lac est toujours comme ça ?

— Oh ! non, alors ! quand le temps est clair, il est tranquille comme un miroir.

— C'est drôle !

Au dessus de Lausanne, vers le viaduc, il remarqua que le train passait dans l'air ; il demanda encore :

— Si le chemin de fer allait sauter en bas, serions-nous perdus ?

— Infailliblement !

Le bon Samuel sentit son sang se glacer ; il se signa, quand le train filait sur la côte.

— Nous sommes hors de danger ! Dieu merci !

De Riddes à Lucerne, les questions les plus naïves ne cessèrent de tomber drues

sur le pauvre Bruchez, qui décidément ne pouvait plus tenir.

On descendit à Lucerne, vers les 11 h. du soir.

— Dites donc, Pierre, vous qui connaissez Lucerne, vous allez nous conduire dans un hôtel à bon marché ! ?

— En fait de restaurant bon marché ici, j'en connais un, et il les y conduisit.

C'était une maison aux murs dégradés, sur lesquels, croissait une mousse fine. Le corridor était éclairé d'un falot rouge ; ils entrèrent, soit disant, dans la salle à manger.

Une dame jouait du piano.

Les deux oncles s'installèrent à une table et tirèrent de leurs bissacs un pain de seigle, un quartier de fromage, un baril de vin, et ils commencèrent à manger.

Pendant ce temps, Bruchez parlait avec la tenancière de l'établissement, qui le reconnaissait depuis le cours qu'il avait fait en cette ville.

Voyant l'exposition de victuailles de ses oncles, il s'approcha en disant :

— Pardon, chers oncles, nous nous trouvons dans un établissement public, il n'est pas honnête de ne rien commander.

— Tu as raison, Pierre, répondit le Recteur.

— Un litre de vin, clama Samuel, à la sommelière de l'établissement.

— Pardon, Monsieur, nous n'avons point de vin ouvert ici, nous en avons en bouteille : Asti mousseux, Yvorne, Lavaux, Mont d'Or, du Sion.

— Apportez-moi une bouteille du Sion.

On apporta la bouteille et l'on déposa sur la table six verres, au lieu de trois.

Ils n'eurent pas le temps de se questionner bien longtemps, sur ce drôle de service. Dans la salle, trois jolies filles venaient d'entrer ; ils s'approchèrent des trois convives.

La plus jolie vint, sans peur de sorte, s'asseoir sur les genoux du recteur, tandis que l'autre attaquait déjà la position de Samuel.

Bruchez se promenait dans la chambre avec une autre qui lui était réservée.

Le Recteur, tout à coup s'apercevant de l'inconvénient de ce doux fardeau, se redressa vivement ; levant les bras au ciel, il s'écria :

— Oh ! Seigneur !! Secourez-nous ! Où sommes-nous, Seigneur !! Envoyez des mille et

des millions, pour mettre ordre dans ce grand canton.

Samuel, au contraire, se contentait de repousser les attaques légèrement, en faisant entendre, quelques doux : hein ! hein !

— Sortons d'ici, la tentation pourrait nous faire succomber, ordonna le prêtre.

Samuel pria Pierre de passer au comptoir, pour payer la bouteille.

Celui-ci s'y refusa, en disant que c'était celui qui commandait, qui devait payer dans ces établissements ; connaissant le prix que coûtait la bouteille du Sion, qui en réalité, comme l'Yvorne et le Lavaux, n'était autre que du vin d'Espagne, il ne doutait pas que, s'il leur aurait réclamé le prix payé, ils ne l'auraient pas cru.

Samuel jeta sur le comptoir une pièce de vingt francs en or, que l'on s'empressa d'échanger, en lui retenant sept francs !

On plia bagage, et ils sortirent. Une fois dans la rue, Samuel ne pouvait se remettre de l'énormité du prix de cette bouteille.

— Savez-vous, Monsieur le Recteur, combien j'ai payé ce vin ?

— Non ?

— Sept francs. C'est horrible.

— Ah! bien oui, elle est bonne, celle-ci ! Pierre, tu es un malhonnête ! Tu n'aurais jamais dû conduire ton oncle, un ecclésiastique, dans une pareille maison !

— Figurez-vous donc, que si j'avais su que cette maison fût changée de cette manière, je ne vous aurais pas conduit. Quand j'ai fait mon école de recrue, c'était un bon restaurant, on y allait quelque fois prendre un verre avec des camarades, et c'était tout, soyez-en certain . . . . .

. . . . . Je pense que malgré cela vous ne serez pas intentionné de coucher à la belle étoile cette nuit ; si vous le voulez bien, je vous conduirais à l'hôtel St-Maurice, un bon hôtel de la ville, où nous serons bien soignés et, ce qu'il y a de plus important, pour nous, il n'est pas cher.

— Allons y !

Ils furent reçus par le maître d'hôtel, personne aimable et pleine de prévenance avec les étrangers.

— Y a-t-il des femmes dans votre établissement ?

— Non, Monsieur le curé, absolument rien, et je ne saurais pourquoi j'en tiendrais de celles de l'acabit que vous en-

tendez ! . . . . . En quoi pourrais-je vous être utile ?

— Premièrement, nous voulons souper, puis nous coucher.

— Messieurs, veuillez entrer.

Il leur ouvrit la porte de la salle à manger, à deux battants.

Ils soupèrent, royalement bien ; puis, ils montèrent dans leur chambre à coucher.

Ils furent réveillés, le lendemain matin, à 6 heures ; le Recteur alla célébrer la messe dans une église voisine ; puis, après avoir déjeuné, ils s'embarquèrent.

En ce temps-là, le chemin de fer du Gothard n'était qu'un songe ; par conséquent, quiconque désirait avancer du chemin, pour se diriger vers :

*l'Italie au ciel bleu ;*

était bien obligé de prendre le bateau, jusqu'à Brunnen.

Le lac, en ce jour où nos trois pèlerins s'embarquèrent, était d'humeur colère.

A peine hors du port de Lucerne, le léger bateau fut soulevé, par des vagues monstrueuses, les lames en lignes sinueuses, se chassaient par intervalle irrégulier ; la poupe et la proue, tour à tour, plongeaient dans l'eau écumante.

Le recteur se sentit pris de malaise, tandis que Samuel priait et pleurait.

Enfin, après quelques heures de voyage, le port riant de Brunnen se présenta à eux. Des pèlerins, étendard en tête, attendaient l'arrivée du bateau, pour prendre la direction de Lucerne.

Le pauvre Samuel cherchait son bissac, le recteur, sa canne, objets qui avaient disparu dans la tourmente. Ils débarquèrent, et après avoir pris quelques renseignements qu'ils durent payer, ils prirent le chemin, qui conduit à Einsiedeln. Le recteur et Samuel marchaient, la tête découverte, en priant le chapelet. Bruchez, de peur de prendre un coup de soleil, retarda ses pas, un peu, pour admirer le paysage ; un peu, pour étudier les costumes, si variés, des pèlerins qu'il rencontrait.

Ils venaient par bandes, formant des pelotons, accompagnés de prêtres ; parmi tous ce monde, il y avait des vieilles valaisannes, avec leurs chapeaux „farbelat“ ; il rencontra aussi quelques Alsaciennes, aux voiles bizarres, semblables aux ailes d'un papillon.

Ces rencontres continuelles de pèlerins, lui donnèrent une idée.



— Si j'achetais des petits sacs de papier, et les remplirais de n'importe quoi pour leur donner, ne serait-ce pas quelque chose pour rire ? !

Ils arrivèrent à Einsiedeln, chacun fit sa petite dévotion, puis ils allèrent loger à l'hôtel du Paon.

Le recteur, encore surexcité depuis la veille, s'empressa de demander :

— Il n'y a point de femmes chez vous ? ? !

Le lendemain, ils allèrent finir leur dévotion, puis ils s'inquiétèrent d'aller acheter des souvenirs religieux chez les Benziger. Bruchez en profita pour s'acheter quelques centaines de petits sacs de papier, assez semblables à ceux qu'emploient les jardiniers pour la vente de leurs semences.

Un groupe de pèlerins se disposait à reprendre le chemin des foyers. Ils profitèrent de leur compagnie pour quitter ces lieux consacrée par tant de miracles.

Jusqu'à Brunnen, Bruchez dut porter le bissac que son oncle avait acheté pour la circonstance ; les vivres ayant été épuisés il profita de le remplir avec les sacs de papier qu'il avait achetés.

Au loin, côtoyant la montagne, sur la

route poudreuse, une procession de pèlerin s'avancait, il s'arêta un instant pour laisser passer en avant ses deux oncles qui ne cessaient de prier ; lorsqu'ils eurent disparu derrière un monticule, alors il ouvrit son bissac et, ramassant des crottins qui couvraient la route, il remplit une centaine de petits sacs de papier et après les avoir fermés, il poursuivi sa route à la rencontre des pèlerins.

Il rencontra premièrement un rigide anglais, qui s'extasiait devant les merveilles naturelles du berceau de notre patrie; sans crainte, il l'accosta en disant :

— Je ne sais, Monsieur, si vous êtes un pèlerin, mais peu importe, je suis chargé de remettre à chaque personne que je rencontre un paquet de bénit, j'ose croire que vous ne refuserez pas ce que j'ai le bonheur de vous offrir.

— Quoa, cai vao ? !

— Cela préserve le bétail des maladies, il protège la cabane contre l'avalanche, il es contraire de tout mal.

L'Anglais, croyant qu'il avait affaire à un mendiant, lui déposa un franc dans les mains et, se tournant d'un air dédaigneux, il sortit de la route pour ramasser quel-

ques fleurs qui ouvraient timidement leurs corolles dans les prés.

Pendant ces entrefaites, d'autres personnes arrivaient sur le champ d'opération, il exécuta les mêmes manières qu'il avait faites à l'Anglais ; il distribua à chacun un paquet de bénit (?) Combien ça coûte, lui demandait-on ? Cela ne coûte rien, bons pélerins, il y en a pour tout le monde. Maintenant... celui qui plus donne, gagnera, en proportion de sa donation, autant d'indulgences plénières.

Toutes les mains se tendirent vers lui, des pièces de cinquante, vingt, dix et cinq centimes rentraient dans sa main, même des pièces de deux et de un centime payèrent le sac dans lequel le fameux bénit donné était renfermé ; il en donna tant, que toute sa provision de bénit ne tarda pas à être complètement épuisée. Alors il se mit à la poursuite de ses deux oncles, il les rattrapa bientôt, ils priaient au devant d'un oratoire ; lorsqu'il fut à côté d'eux, il dit avec précipitation :

— Pendant que vous avez prié, moi, j'ai gagné treize francs et soixante cinq centimes.

— Comment les as-tu gagnés ?

Pierre leur raconta l'histoire de l'Anglais et des autres pèlerins, et la manière dont il s'était pris pour se procurer ce bénit.

— Comment, tu as été capable de faire des choses ainsi !!!

— Voyons, l'oncle, croyez-vous que si cela était vrai, je vous le dirais.

— Ah ! il me semblait bien qu'un neveu de prêtre.

En route il rencontra un ecclésiastique, Bruchez s'arrêta pour lui parler, il lui remit les treize francs et soixante cinq centimes qu'il avait acquis frauduleusement, afin qu'il les déposât dans le tronc de l'église d'Einsiedeln. Le prêtre se confondit en remerciements, et sur cela, la conscience débarrassée, il suivit son chemin.

Ils s'embarquèrent de nouveau. Cette fois le lac était tranquille, les montagnes dénudées se miraient dans ses eaux bleues, au loin elles s'harmonisaient avec le rivage.

Ils rentrèrent au foyer, emportant dans leurs cœurs un vivant souvenir de ce pèlerinage si mouvementé.

Le vénérable recteur, en rentrant chez lui, raconta à sa gouvernante les faits de son neveu.

— Heureusement que je connais le chemin, quand j'y retournerai, je n'aurai pas besoin de ses services.

Bruchez, de son côté, raconta à sa femme l'histoire du fameux bénit, mais il se garda bien de parler de son inconduite de Lucerne. . . . . Bruchez commençait à être trop connu à Sion, d'ailleurs le dicton qui dit : „Tout nouveau est beau“, n'est pas faux ; en se faisant cafetier, il perdit beaucoup de clients ; de ce fait, lorsqu'il voulut reprendre son ancienne profession, il fut bientôt aux prises avec la gêne ; dans cette position, il prouva qu'il était capable de se sacrifier ; de ce fait, il abandonna totalement les cafés, pour se donner tout entier à sa famille qui commençait à grossir.

\* \* \*

Pour se désennuyer, il pensa de se faire dompteur, il ne voulait pas dompter des lions, des panthères, des hyènes, non ! il dompterait ou plutôt il apprivoiserait à la même école rats, chats, serpents, coqs, corbeaux, renards, loups cerviers.

Avec des trappes, il se procura des rats,

il fit la chasse aux serpents, il tendit des filets aux corbeaux, et il acheta vivant un renard et un loup cervier.

Voici comment il opéra :

Lorsque les rats furent apprivoisés, il commença par enfermer un jeune chat avec un rat ; celui-ci, se sentant en présence d'un ennemi naturel, agit en traître. Le petit matou, voyant que son compagnon ne s'effrayait pas de sa compagnie, ne lui fit rien de mal.

Le dompteur, remarquant cela, en mit un second, la même chose arriva, mais lorsqu'il s'avisa d'en mettre un troisième, les rats, se sentant forts, se mirent en devoir de mettre à mort le chat.

Malheureusement pour eux, Bruchez était là, avec sa baguette, il s'empessa de mettre à l'ordre ceux qui étaient les plus sanguinaires.

Bientôt devant cet obstacle toujours renaissant, ils perdirent contenance et se convinrent de se mettre en sympathie avec Raton, qui continuait à se montrer gentil à leur égard.

Quand les ennemis eurent fait la paix, le patron songea à agrandir sa ménagerie, il fit construire une grande cage en fer,

et pour l'inaugurer, il joignit à ses fauves un renard de la pire espèce qu'il appela Bigeol.

Flairant dans le chat une victime facile, il commença ses fines manœuvres, afin de lui rompre les vertèbres, mais le chat, connaissant le personnage avec qui il avait affaire, se mettait sur une défensive qui n'était pas faite pour plaire au rusé carnivore.

La ménagerie se compléta successivement par l'entremise d'un coq, d'un corbeau et d'un loup cervier.

Avec ces ennemis jurés il ne s'agissait pas de dormir trop longtemps ; le patron passa des journées et des nuits entières à surveiller leurs opérations stratégiques.

Quelque fois, de fatigue il se mettait à dormir ; dans la cage tout était tranquille ; le renard et le loup cervier, les deux fauves les plus à craindre, paraissaient dormir. Tout à coup il se réveillait en sursaut, le coq venait d'être mis à mort ; ensanglanté, la tête presque séparée du corps, il se débattait dans la cage ; le renard et le loup dormaient, il n'y avait rien à faire autre que de donner une distribution à la fourchette à celui qui serait le coupable.

Pour reconnaître cela, il enlevait le pauvre coq, et imitant de se rendormir, les yeux demi-ouverts, il surveillait les mouvements des pensicnnaires.

Le renard se réveillait doucement et cherchait dans la cage la victime qu'il venait de faire, mais cette fois ci, il n'eut pas le temps de se rendormir que la baguette de fer tombait vigoureusement à travers les côtes.

A force de coups, il parvint à le dégoûter des coqs que l'on tenait à lui donner pour lui tenir compagnie. Quelque fois cependant, le vice originel le prenant un peu fort, il se prenait à caresser le coq avec sa patte, mais le patron, trouvant cela de mauvais goût, s'empressait de lui apprendre la politesse. Enfin, ayant réussi à dompter tous ces fauves, comme il les appelait, il fit une échelle.

Sur le premier échelon, il apprit au loup cervier à se tenir, sur le second il mit le renard, puis le chat, ensuite le coq qui, pour ne pas avoir l'occasion d'importuner les sanguinaires carnassiers des premiers gradins, le faisait voler à la place qui lui était réservée, dès la porte de la cage, enfin, les rats s'installaient sur le dernier



échelon en haut, où ils se tenaient debout sur leurs jambes de derrière ; un minuscule fusil à l'épaule, il leur faisait présenter les armes.

Tout cela marchait admirablement bien ; au signal de : Attention ! chaque bête dans la cage se mettait à la file indienne suivant son degré généalogique, et au signal de : Sortez ! le loup cervier accourait au pied de l'échelle, puis le renard, ainsi de suite, jusqu'à ce que les rats eussent présenté les armes. La même opération se faisait pour rentrer.

L'apprivoisement ainsi était devenu complet, sa petite ménagerie lui permettait des petites absences, il en profita donc pour aller voir son cher village : Le Châbles.

\* \* \*

Tout était nouveau dans ce village pour lui, moins ses parents et quelques amis d'enfance qui eurent de la peine à le reconnaître. Des jeunes filles et des jeunes garçons qu'il n'avait jamais vus se courtoisaient sur les billons le long du chemin.

— Tu connais ce monsieur là ?

— Non, je ne l'ai jamais vu !

— On m'a dit que c'était le fils à Joseph Bruchez.

— Cela se peut parce qu'il parle notre patois.

Et les demandes et les réponses se poursuivaient de cette manière.

Le lendemain matin il fit le tour du village pour visiter ses anciens amis ; quelques-uns étaient morts, le restant était marié et avait déjà des enfants.

— Comme partout, la misère, ici, progresse, se disait Pierre.

Au fond du village il eut l'agréable surprise de rencontrer son cher Justin, le héros de la farce du moineau.

En le voyant venir à lui, Justin s'avança et l'embrassa chaleureusement.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu vois, je porte l'oiseau pour les truellistes.

— Le travail ennoblit l'homme ! Tiens, vas boire un verre avec tes amis.

En disant ainsi, Bruchez lui remit un jeton doré qu'il avait enveloppé dans un morceau de papier.

— Est-ce que vous me permettriez de vous offrir un verre ?

— Pourquoi pas, allons.

Justin, croyant avoir affaire avec une pièce d'or pour payer les consommations, se dirigea, conduisant M<sup>e</sup> Bruchez vers un caboulot, où ils burent plusieurs litres et mangèrent une râclette formidable, pendant que les maçons, impérieusement, du haut de leur pont criaient :

— Porta la morta ! ostia d'un badilante !

— Pour aujourd'hui, je suis dans la gloire, je ne veux plus travailler. Veux-tu monter à la montagne avec moi ?

— Si tu veux, ouiiii !

Et de ce pas on partit vers la montagne de Mézériaz, où ils arrivèrent après cinq heures de marche.

Ces alpes sublimes, grandioses dans leur structure faisaient éprouver au tailleur, avec plus de force, la monotonie de l'atelier.

Justin, partrop d'accoutumance, ne ressentait pas les suaves impressions qu'inspire la montagne, avec ses pics altiers, ses glaciers où se jouent toutes les couleurs de l'iride.

Et pourtant, la nature en ce jour était en fête ; des ruisseaux tombaient en cascades écumantes des rochers pour glisser ensuite entre d'autres obstacles qui les arrêtaient pour jaser. Les fleurs, oh ! les fleurs !

étaient voluptueusement leurs corolles multicolores sous les rayons du soleil. Dans les airs, un aigle majestueux planait, puis d'un coup d'aile s'élançait à la poursuite d'une victime imaginaire. Dans les bois, les oiseaux, jasaient d'amour.

Dans une muette contemplation, Bruchez sentait que ces choses faisaient vibrer les cordes si souvent brisées de sa lyre : admirant l'harmonie éternelle de la Création, son âme s'abimait en un rêve inspirateur.

. . . . .  
Tout le monde ne connaît pas les vertus du lait de montagne. Dépuratif par excellence pour les personnes anémiques, purgatif généreux pour les personnes de constitution solide, il constitue pour les pâtres des hautes alpes la principale nourriture avec le pain.

Bruchez et Justin, sans aucune crainte des inconvénients qu'aurait pu leur procurer cette boisson, s'y régalerent de leurs mieux, puis ils firent une excursion dans les sittes les plus pittoresques de l'alpe ; sur le soir ils découvrirent une grotte ; ils y passèrent la nuit.

Sur le matin, Bruchez se sentit pris de maux de ventre et ne connaissant pas la

provenance de ce bobo, il proposa à Justin de reprendre le chemin qui conduit aux villages inférieurs.

Pendant la nuit la pluie avait versé ses bienfaits sur la montagne, les sapins, que la sécheresse avait tintés d'un gris sale, reverdissaient, les mousses redressaient leurs brindilles flétries. Rien n'est pourtant plus beau, plus poétique que ces choses-là et Bruchez sentait le besoin de s'égarer dans les bosquets de sapins ; mais, se retenant, il marchait toujours ; sur une pierre humide son pied glissa, il tomba en arrière, il put toutefois se retenir avec ses deux mains.

— Haïe ! haïe, une épine m'a piqué.

— Où ?

— Ici, et du doigt il indiqua la place qui le faisait tant souffrir.

Ils approchaient de Sembrancher ; le petit village était animé par les préparatifs de la foire qui devait se tenir là le lendemain ; sur le bord du chemin se trouvait une grange, dans l'aire de laquelle on avait installé des tables afin de vendre du vin à cette occasion.

Bruchez, ne pouvant plus tenir, dit à Justin :

— Viens me regarder cette affaire, je crois que l'épine est restée dedans.

— Je veux bien, entrons à la grange.

Pierre déposa ses pantalons, et Justin se mit en devoir de visiter la partie malade.

— Mais, je ne vois rien !

— Regarde voir bien, un peu plus bas.

— C'est ça, j'y . . . il n'eut pas le temps d'achever, il fut renversé, mais il se releva aussitôt, la figure inondée ; il prit une poignée de foin et s'essuya.

Pendant ce temps, Bruchez était sorti de la grange, et partait, avec toute la vitesse que pouvaient lui permettre ses jambes, vers le Châble, où il ne devait pas s'attarder, pour ne pas avoir l'occasion de faire une mauvaise rencontre avec sa naïve victime, qui à la suite de ce coup de temps, aurait pu lui faire passer un vilain quart d'heure.

Il salua ses parents et il partit pour Sion.

En arrivant, son soin le plus 'empressé fut d'aller faire une visite sur le balcon où il avait laissé sa ménagerie ; quelle ne fut pas sa stupeur, quand il vit que la plu-

part de ses intéressants pensionnaires, avaient pris la clef des champs.

Le coq picorait dans la cuisine, tandis que le chat et les rats s'amusaient fraternellement au galetas.

Le loup cervier, seul, était resté en cage.

Le corbeau et le renard étaient loin.

Un ennemi de Bruchez lui avait fait ce tort. Cela le découragea tellement, qu'il résolut de quitter Sion dans le plus bref délai possible, il fit part de son idée à sa femme, et celle-ci consentant, il s'inquiéta de chercher un endroit, où il aurait pu travailler avec profit.

\* \* \*

Saxon, avec ses jeux, son important commerce, l'attirait. C'était en 1871, quand il vint définitivement s'installer, avec sa famille, comme maître-tailleur à Saxon-les-Bains ; pour augmenter sa clientèle, il fit bientôt ajouter à son enseigne dorée :

„Dégraisseur d'habits.“

Jusqu'en 1877, tout marcha pour le mieux, occupant ordinairement huit ou dix ouvriers tailleurs. Il habilla les princes

de la finance, comme les artistes du Casino.

Le juge de la commune de Saxon, reconnaissant la sagacité de Bruchez, l'appela au poste, alors important, d'huissier.

Comme tel, dans les enchères, il sut, par ses mots d'à-propos, attirer de nombreux acheteurs ; d'un huissier, il avait la contenance, mais il n'en avait pas le cœur.

Devant le malheur des décavés, il s'inclinait et leur donnait des conseils, afin de rendre leur situation moins affreuse ; mais se trouvait-il devant une femme dont la conduite avait été la ruine de quelqu'un, alors il était impitoyable ; les minauderies, les caresses, les supplications n'avaient aucun écho dans son cœur, il se retranchait derrière le titre dont la loi le revêtait et il opérait.

Par suite de fin de bail, les séances de jeu se clôturèrent le 31 décembre 1877, à 7 heures de l'après-midi.

Le lendemain, des trains entiers emmenèrent vers les plages riantes de Monte-Carlo les demi-vierges, les décavés et les joueurs.

Sur Saxon, alors, s'appesantit la triste réalité ; il n'était plus qu'un simple petit village de campagne, auquel des villas et



des hôtels restaient, comme des témoins de la décadence morale de la commune.

A la fermeture des jeux, Bruchez dut licencier ses ouvriers, mais pour cela il ne s'inquiéta pas, il aurait toujours eu du travail pour lui, pouvait-il demander davantage ?

Les joueurs avaient laissé dans chaque maison, comme un souvenir, combien triste, le goût du luxe. Il habilla à la mode les paysans, riant ensuite de leurs tournures, peu convenables à porter de si beaux habits.

Quelques années se passèrent, et les Saxonnains revinrent enfin de leurs égarements ; il n'y avait rien à faire qu'à se courber vers la terre et la travailler avec amour, abandonner ce luxe que leur position ne permettait plus, et reprendre les costumes si pittoresques du paysan.

\* \* \*

Vers le 1<sup>er</sup> septembre 1887, Bruchez rappella à sa femme le 25<sup>me</sup> anniversaire de leur mariage. — Nous allons célébrer nos noces d'argent, ma chère, et inviter tous nos parents et nos amis à venir assister à no-

tre banquet, et sur cela il rédigea l'annonce suivante qu'il envoya au *Courrier Suisse* :

„A l'occasion de la célébration de nos noces d'argent, nous invitons parents et amis à notre banquet, qui aura lieu à l'hôtel du Monde, à Saxon-les-Bains, le 21 septembre courant.

Pierre Bruchez

Philomène Bonvin-Bruchez.“

Le grand jour arriva enfin, Bruchez fut tout surpris de recevoir dans son Pavillon du Torrent la visite de six personnes, trois hommes et trois femmes qui lui dirent que leurs bisaïeuls étaient frères.

L'amphytrion fit préparer la table, une nappe candide fut étendue, des assiettes, des carafes d'eau et des verres firent l'affaire, il mit à leur disposition des journaux allemands et italiens, datant du temps des jeux, et il déguerpit.

Il rencontra Valentin Cheseaux, de Sailon, un de ses neveux (!) il avait apporté un magnifique jambon dans un panier.

— Alors, vos noces d'argent furent-elles célébrées aujourd'hui ?! lui demanda son neveu, en riant malicieusement.

— Il n'y a rien de fait, ta tante qui est ma femme ne veut pas se remarier avec

moi, elle trouve que nous sommes déjà trop bien mariés.

— Alors, comme cela, vous n'offrez pas à vos parents et amis le banquet avisé ?

— Tu as bien compris que c'était pour rire !

— Oui ! allons manger le jambon, nous célébrerons notre noce à nous.

Et les deux parents s'enfoncèrent au travers d'une porte de café.

Toutefois, vers les trois heures, Bruchez pensa à ses malheureux convives.

— Je veux aller voir ce qu'ils font, tu m'attends.

— Oui vas y.

Les infortunés convives, bleus de faim et de soif, attendaient encore que la table soit servie.

— Mais comment, vous n'êtes pas encore servis ?

— Nous vous avons toujours attendu !

— Vous n'aviez pas besoin de m'attendre, j'ai mis à votre disposition les services et la table, à vous à vous procurer le reste, et vous comprenez, vous devez être charmés que je ne vous aie pas renvoyé à l'hôtel du Monde, qui est la grand'route !

— Nous pouvons aller, les femmes.

Voilà comment s'est passée la farce des noces d'argent de Bruchez!!

\* \* \*

Vers ce temps-là, par un soir de foire de Martigny, il se trouvait au Café Suisse, à Saxon, en train de déguster un „demi“ de vieux gris.

Le riche fermier du Docteur, un peu en goguette, se pâmait au devant de Bruchez. Il sentait dans ses bras le besoin de terrasser quelqu'un en luttant.

— Veux-tu lutter avec moi, Bruchez ?

— Si tu veux tiens ! Sortons.

Jean Joseph, tout fier de pouvoir terrasser quelqu'un comme Bruchez, de son ventre un peu obèse, le poussa sur les escaliers ; derrière le café, un cri retentit, cri horrible. Bruchez, au figuré, s'était cassé les reins.

D'un jeu admirable sa figure prit l'expression de la douleur, il chercha à se relever, impossible ! les forces étaient coupées. Le fermier rentra au café pour commander un „demi“ du meilleur crû de la cave, croyant soulager les douleurs de son infortuné adversaire.

Pendant ce temps, pour éviter un attrou-

pement de gens, Bruchez prit lestement le chemin de la maison.

Lorsque Jean Joseph (le fermier) sortit, s'apercevant de la disparition du blessé, il crut qu'on l'avait emporté à son domicile.

Il avala son „demi“ et il partit tout inquiet, vers la ferme.

Le lendemain matin, Bruchez se leva à l'aurore et sans rien dire à sa femme, il sortit, se dirigeant vers la ferme : lorsqu'elle fut bien en vue, il débarassa un arbre de son tuteur et, s'appuyant fortement sur lui, il alla se coucher sur le banc, devant la maison, là, il commençat à faire entendre des gémissements plaintifs.

— Oh ! fermier... Oh ! fermier... Ah ! mon Dieu... fermier ! Celui-ci mit la tête à la fenêtre, et remarquant Bruchez couché sur le banc, s'habilla bien vite et descendit pour lui porter secours.

— Tiens ! bois un verre de goutte, ça te feras du bien.

— Jean Joseph, ce mal m'est fatal, il me conduira sous peu à la tombe, et s'inspirant des paroles du héros de Sempach, il ajouta : Tu prendras soin de ma femme et de mes enfants.

— Sois certain, ils ne manqueront de rien.

— J'en puis plus !... Oh ! mon Dieu, j'ai couché dehors cette nuit !

Le fermier le prit délicatement sur ses bras et le porta en haut dans sa chambre et le déposant sur un fauteuil, il s'informa de sa voix la plus douce, du caractère de son mal.

— C'est là dans la croisée des reins, un peu plus haut que la cinquième vertèbre lombaire.

— C'est grave !

— Ça t'apprendra à faire „l'arsouille“ par Martigny, gros crétin, interrompit en coup de foudre la femme.

— Ce n'est rien, ça guérira bien, je veux lui mettre un emplâtre de graisse de chien, puis je le ferai conduire chez lui. Va dire à Emile d'aller atteler la voiture pour le conduire.

Il prépara un immense cataplasme de graisse puante, il l'enveloppa et l'habilla à nouveau.

La voiture était prête, Jean Joseph prit le farceur dans ses bras, et le transporta sur la calèche en avertissant Emile d'avoir soin de ne pas laisser trotter la Lise.

Emile, ne connaissant pas la farce, se montrait empressé, le plaignant sincèrement

du malheur qui venait de lui arriver. L'histoire changea de couleur quand, arrivé à Saxon-les-Bains, tout un monde attendait le char „funèbre“ de Bruchez, qui, en entendant résonner les vivats et les rires, se débarrassa de la douce et prévenante étreinte d'Emile; il sauta à bas de la voiture, et remerciant son conducteur, il lui dit : Allez dire à Jean Joseph que Bruchez se porte bien et qu'il ne souffre plus d'autre chose, que du regret de ne pas avoir demandé qu'on cherchât le curé pour le confesser et lui apporter les derniers sacrements.

SPAIR JOSEPH.











